



L'ÉCRITURE CONQUÉRANTE (cf. chap. V)

La rencontre historique prend figure mythique dans l'allégorie dessinée par Jan Van der Straet pour l'*Americae decima pars* de Jean-Théodore de Bry, Oppenheim, 1619 (cf. J. Amster, *La Renaissance*, Paris, 1955, p. 89; deuxième tome de L. M. Parias, *Histoire universelle des explorations*).

Michel de Certeau

L'écriture de l'histoire

Dim 21/10/83
Reçu
2107/83

Gallimard

est surannée. Tout le mouvement de l'épistémologie contemporaine, dans le champ des sciences dites «humaines», la contredit et humilie plutôt la conscience. Le discours historiographique n'est qu'une pièce de plus dans une monnaie qui se dévalue. Après tout, ce n'est que du papier. Mais il serait faux de le jeter d'un excès d'honneur à un excès d'indignité. Le texte de l'histoire, toujours à reprendre, double l'agir comme sa trace et son interrogation. Articulé sur ce qu'il n'est pas — le remuement d'une société, mais aussi la pratique scientifique elle-même —, il risque l'énoncé d'un *sens* qui se combine symboliquement avec le *faire*. Il ne se substitue pas à la praxis sociale, mais il en est le témoin fragile et la critique nécessaire.

Détrôné de la place où il avait été élevé par la philosophie qui, au temps des Lumières ou de l'idéalisme allemand, faisait de lui la manifestation dernière de l'Esprit du monde, le discours historiographique échange sans doute la place du roi contre celle de l'enfant de la légende, pointant une vérité que tout le monde faisait semblant d'oublier. Telle est aussi la position du mythe, réservé à la fête qui ouvre dans le travail la parenthèse d'une vérité. Sans rien retirer aux fonctions précédemment soulignées, il ne faut pas négliger celle qui noue le *dire* historique au *faire* social sans identifier le premier au second : elle rappelle au travail sa relation à la mort et au sens ; elle situe l'historiographie véritable du côté des questions indiscretes à ouvrir dans l'immense mouvement de la praxis.

CHAPITRE II

*L'opération historiographique**

Que *fabrique* l'historien, lorsqu'il «fait de l'histoire»? À quoi travaille-t-il? Que produit-il? Interrompant sa déambulation érudite dans les salles d'Archives, il se détache un moment de l'étude monumentale qui le classera parmi ses pairs et, sorti dans la rue, il se demande : Qu'est-ce que ce métier? Je m'interroge sur l'énigmatique relation que j'entretiens avec la société présente et avec la mort, par la médiation d'activités techniques.

Certes, il n'y a pas de considérations, si générales qu'elles soient, ni de lectures, si loin qu'on les étende, capables d'effacer la *particularité* de la place d'où je parle et du domaine où je poursuis une investigation. Cette marque est indélébile. Dans le discours où je mets en scène des questions globales, elle aura la forme de l'*idiotisme* : mon patois figure mon rapport à un lieu.

Mais le geste qui ramène les «idées» à des *lieux* est précisément un geste d'historien. Comprendre, pour lui, c'est analyser en termes de productions localisables le matériau que chaque méthode a d'abord

* Une partie de cette étude a été publiée dans J. Le Goff et P. Nora, *Faire de l'histoire*, Gallimard, 1974, t. I, p. 3-41, sous le titre «L'opération historique». Elle a été revue et corrigée ici.

instauré d'après ses propres critères de pertinence¹. Quand l'histoire² devient, pour le praticien, l'objet même de sa réflexion, peut-il inverser le processus de compréhension qui rapporte un produit à un lieu ? Il serait donc un fugueur, il céderait à un alibi idéologique si, pour établir le statut de son travail, il recourait à un *ailleurs* philosophique, à une *vérité* formée et reçue en dehors des voies par lesquelles, en histoire, tout système de pensée est référé à des « lieux » sociaux, économiques, culturels, etc. Pareille dichotomie entre ce qu'il fait et ce qu'il en dirait servirait d'ailleurs l'idéologie régnante en la protégeant de la pratique effective. Elle vouerait aussi les expériences de l'historien à un somnambulisme théorique. Bien plus, en histoire comme ailleurs, une pratique sans théorie verse nécessairement, un jour ou l'autre, dans le dogmatisme de « valeurs éternelles » ou dans l'apologie d'un « intemporel ». Le soupçon ne saurait donc s'étendre à toute analyse théorique.

Dans ce secteur, Serge Moscovici, Michel Foucault, Paul Veyne, d'autres encore, attestent un réveil épistémologique³. Il manifeste en France une urgence nouvelle. Mais seule est recevable la théorie qui articule une pratique, à savoir la théorie qui, d'une part, ouvre les pratiques sur l'espace d'une société, et qui, d'autre part, organise les procédures propres à une discipline. Envisager l'histoire comme une opération, ce sera tenter, sur un mode nécessairement limité, de la comprendre comme le rapport entre une *place* (un recrutement, un milieu, un métier, etc.), des *procédures* d'analyse (une discipline) et la construction d'un *texte* (une littérature). C'est admettre qu'elle fait partie de la « réalité » dont elle traite, et que cette réalité peut être saisie « en tant qu'activité humaine », « en tant que pratique⁴ ». Dans cette perspective, je voudrais montrer que l'opération histo-

rique se réfère à la combinaison d'un *lieu* social, de *pratiques* « scientifiques⁵ » et d'une *écriture*. Cette analyse des préalables dont le discours ne parle pas permettra de préciser les lois silencieuses qui organisent l'espace produit comme texte. L'écriture historique se construit en fonction d'une institution dont elle semble inverser l'organisation : elle obéit en effet à des règles propres qui demandent à être examinées pour elles-mêmes.

I. UN LIEU SOCIAL

Toute recherche historiographique s'articule sur un lieu de production socio-économique, politique et culturel. Elle implique un milieu d'élaboration que circonscrivent des déterminations propres : une profession libérale, un poste d'observation ou d'enseignement, une catégorie de lettrés, etc. Elle est donc soumise à des contraintes, liée à des privilèges, enracinée dans une particularité. C'est en fonction de cette place que des méthodes s'instaurent, qu'une topographie d'intérêts se précise, que des dossiers et des questions à poser aux documents s'organisent.

1. Le non-dit

Il y a quarante ans, une première critique du « scientisme » a dévoilé dans l'histoire « objective » son rapport à une place, celle du sujet. En analysant une « dissolution de l'objet » (R. Aron), elle a retiré à l'histoire le privilège dont elle se targuait quand elle prétendait reconstituer la « vérité » de ce qui s'était passé. L'histoire « objective » maintenait d'ailleurs, avec cette idée d'une « vérité », un modèle tiré de la philosophie d'hier ou de la théologie d'avant-hier ; elle se contentait de la traduire en termes de « faits »

historiques... Les beaux jours de ce positivisme sont bien finis.

Depuis, c'est le temps de la méfiance. On a montré que toute interprétation historique dépend d'un système de référence ; que ce système demeure une « philosophie » implicite particulière ; que, s'infiltrant dans le travail d'analyse, l'organisant à son insu, il renvoie à la « subjectivité » de l'auteur. En vulgarisant les thèmes de l'« historisme » allemand, Raymond Aron a enseigné à toute une génération l'art de pointer les « décisions philosophiques » en fonction desquelles s'organisent les découpages d'un matériau, les codes de son déchiffrement et l'ordonnance de l'exposé⁶. Cette « critique » représentait un effort théorique. Elle marquait une étape importante *par rapport* à une situation française où prévalaient les recherches positives et où régnait le scepticisme à l'égard des « typologies » allemandes. Elle exhuma l'inavoué et le préalable philosophiques de l'historiographie du XIX^e siècle. Elle renvoyait déjà à une circulation des concepts, c'est-à-dire aux déplacements qui, tout au long de ce siècle, avaient transporté les catégories philosophiques dans les sous-sols de l'histoire comme en ceux de l'exégèse ou de la sociologie.

Maintenant, nous connaissons la leçon sur le bout du doigt. Les « faits historiques » sont déjà constitués par l'introduction d'un sens dans l'« objectivité ». Ils énoncent, dans le langage de l'analyse, des « choix » qui lui sont antérieurs, qui ne résultent donc pas de l'observation — et qui ne sont pas même « vérifiables » mais seulement « falsifiables » grâce à un examen critique⁷. La « relativité historique » compose ainsi un tableau où, sur le fond d'une totalité de l'histoire, se détache une multiplicité de philosophies individuelles, celles de penseurs qui s'habillent en historiens.

Le retour aux « décisions » personnelles s'effectuait sur la base de deux postulats. D'une part, en isolant du texte historiographique un élément philosophique, on *supposait à l'idéologie une autonomie* : c'était la condition de son extraction. Un ordre des idées était mis à part de la pratique historique. Par ailleurs (mais les deux opérations vont de pair), en soulignant les divergences entre les « philosophes » qu'on découvrait sous leurs habits d'historiens, en se référant à l'insondable de leurs riches intuitions, on faisait de ces penseurs un *groupe isolable de leur société* au titre de leur rapport direct à la pensée. Le recours aux options personnelles court-circuitait le rôle exercé sur des idées par des localisations sociales⁸. Le pluriel de ces subjectivités philosophiques avait dès lors pour effet discret de conserver à des intellectuels une position singulière. Les questions de sens étant traitées *entre eux*, l'explicitation de leurs différences de pensée en venait à gratifier le groupe entier d'une relation *privilegiée* avec les idées. Rien des bruits d'une fabrication, de techniques, de contraintes sociales, de positions professionnelles ou politiques ne troublait la paix de cette relation : un silence était le postulat de cette épistémologie.

R. Aron établissait dans un statut *réserve* tant le règne des idées que le royaume des intellectuels. La « relativité » ne jouait qu'à l'intérieur de ce champ clos. Bien loin de le mettre en cause, en fait elle le défendait. Appuyées sur la distinction du savant et du politique, un des maillons les plus faibles de la théorie de Weber⁹, ces thèses démolissaient une prétention du savoir, mais elles renforçaient le pouvoir « exempté » des savants. Une place était mise hors de portée au moment où l'on montrait la fragilité de ce qui s'y produisait. Le privilège enlevé à des ouvrages contrôlables revenait à un groupe incontrôlable.

Les travaux les plus remarquables sur l'histoire semblent, aujourd'hui encore, se détacher difficilement de la position très forte que R. Aron avait prise en substituant le privilège silencieux d'un *lieu* à celui, triomphant et discutable, d'un *produit*. Alors que Michel Foucault dénie toute référence à la subjectivité ou à la « pensée » d'un auteur, il supposait encore, dans ses premiers livres¹⁰, l'autonomie du *lieu* théorique où se développent, dans son « récit », les lois selon lesquelles des discours scientifiques se forment et se combinent en systèmes globaux. *L'Archéologie du savoir* (1969) marque une rupture, à cet égard, en introduisant à la fois les techniques d'une discipline et les conflits sociaux dans l'examen d'une structure épistémologique, celle de l'histoire (et ce n'est pas un hasard). De même, lorsque Paul Veyne achève de détruire dans l'histoire ce que le passage de R. Aron y avait encore maintenu de « science causale », lorsque, chez lui, l'effritement des systèmes interprétatifs en une poussière de perceptions et de décisions personnelles ne laisse plus subsister, en fait de cohérence, que les règles d'un genre littéraire et, en fait de référent, que le plaisir de l'historien¹¹, il semble bien que demeure intact le présupposé qui, dès les thèses de 1938, retirait implicitement toute pertinence épistémologique à l'examen de la fonction sociale exercée par l'histoire, par le groupe des historiens (et plus généralement par des intellectuels), par les pratiques et les lois de ce groupe, par son intervention dans le jeu des forces publiques, etc.

2. L'institution historique

Cette place laissée en blanc ou cachée par l'analyse qui exorbitait le rapport d'un sujet individuel à son objet, c'est une *institution du savoir*.

Elle marque l'origine des « sciences » modernes, comme le montrent, au XVII^e siècle, les « assemblées » d'érudits (à Saint-Germain-des-Prés, par exemple), les réseaux de correspondances et de voyages que forme alors un milieu de « curieux¹² », ou, plus clairement encore, au XVIII^e siècle, les cercles savants et ces Académies dont Leibniz se préoccupait tant¹³. Les naissances de « disciplines » sont liées à la création de groupes.

De ce rapport entre une institution sociale et la définition d'un savoir, la figure apparaît, dès Bacon ou Descartes, avec ce qu'on a appelé une « dépolitisation » des savants. Il faut entendre par là non pas un exil hors de la société¹⁴, mais la fondation de « corps », celui des « ingénieurs », celui d'intellectuels besogneux pensionnés, etc., au moment où les universités se sclérosent en se fermant. Des institutions « politiques », érudites et « ecclésiastiques » se spécialisent réciproquement. Non une absence donc, mais une place particulière dans une redistribution de l'espace social. Sur le mode d'un retrait relatif aux « affaires publiques » et aux affaires religieuses (qui s'organisent elles aussi en corps particuliers), un lieu « scientifique » se constitue. La rupture qui rend possible l'unité sociale appelée à devenir la « science » indique un reclassement global en train de s'opérer. Cette coupure trace donc, par sa face externe, une place articulée sur d'autres dans un nouvel ensemble, et, par sa face interne, l'instauration d'un savoir indissociable d'une institution sociale.

Ce modèle originaire se retrouve partout depuis. Il se démultiplie aussi sous la forme de sous-groupes ou d'écoles. D'où la persistance du geste qui circonscrit une « doctrine » grâce à une « assise institutionnelle¹⁵ ». L'institution sociale (une société d'études

de...) reste la condition d'un langage scientifique (la revue ou le *Bulletin*, suite et équivalent des correspondances d'antan). Depuis les « Observateurs de l'homme » du XVIII^e siècle jusqu'à la création de la VI^e section de l'École pratique des hautes études par l'École des *Annales* (1947), en passant par les facultés du XIX^e siècle, chaque « discipline » garde son ambivalence d'être la loi d'un groupe et la loi d'une recherche scientifique.

L'institution ne donne pas seulement une assiette sociale à une « doctrine ». Elle la rend possible et la détermine subrepticement. Non pas que l'une soit la cause de l'autre ! On ne saurait se contenter d'inverser les termes (l'infrastructure devenant la « cause » des idées), en supposant inchangé, entre eux, le type de relation qu'a établi la pensée libérale lorsqu'elle accordait aux doctrines la manuduction de l'histoire. Il faut plutôt récuser l'isolement de ces termes, et donc la possibilité de ramener une corrélation à un rapport de cause à conséquence.

C'est un même mouvement qui organise la société et les « idées » qui y circulent. Il se distribue en régimes de manifestation (économique, social, scientifique, etc.) qui constituent entre eux des fonctions imbriquées mais différenciées, dont aucune n'est la réalité ou la cause des autres. Ainsi, les systèmes socio-économiques et les systèmes de symbolisation se combinent sans s'identifier ni se hiérarchiser. Un changement social est, à ce titre, comparable à une modification biologique du corps humain : il forme, comme elle, un langage, mais proportionné à d'autres types de langage (verbal, par exemple). L'isolement « médical » du corps résulte d'un découpage interprétatif qui ne tient pas compte des passages de la somatisation à la symbolisation. Inversement, un discours idéologique se proportionne à un ordre social,

tout comme chaque énoncé individuel se produit en fonction des silencieuses organisations du corps. Que le discours, comme tel, obéisse à des règles propres, cela ne l'empêche pas de s'articuler sur ce qu'il ne dit pas — sur le corps, qui parle à sa manière¹⁶.

Est abstraite, en histoire, toute « doctrine » qui refoule son rapport à la société. Elle dénie ce en fonction de quoi elle s'élabore. Elle subit alors les effets de distorsion dus à l'élimination de ce qui la situe en fait sans qu'elle le dise ou le sache : un pouvoir, qui a sa logique ; un lieu, qui sous-tend et « tient » une discipline dans son déploiement en œuvres successives, etc. Le discours « scientifique » qui *ne parle pas* de sa relation au « corps » social ne saurait articuler une pratique. Il cesse d'être scientifique. Question centrale pour l'historien. Cette relation au corps social est précisément l'objet de l'histoire. Elle ne saurait être traitée sans mettre aussi en cause le discours historiographique lui-même.

Dans son « Rapport général » de 1965 sur l'historiographie française, J. Glénisson évoquait quelques-unes des articulations discrètes entre un *savoir* et une *place* : l'encadrement des recherches par quelques docteurs parvenus aux postes supérieurs du professorat et qui « décident des carrières universitaires¹⁷ » ; la contrainte exercée par le tabou social de la thèse monumentale¹⁸ ; le lien entre la faible influence de la théorie marxiste et le recrutement social du « personnel savant pourvu de chaires et de présidences¹⁹ » ; les effets d'une institution fortement hiérarchisée et centralisée sur l'évolution scientifique de l'histoire, qui est d'une remarquable « tranquillité » depuis trois quarts de siècle²⁰. Il faut souligner aussi les intérêts trop exclusivement nationaux d'une historiographie repliée sur des querelles internes (on se bat contre Seignobos ou pour Febvre), circonscrite par le chau-

vinisme linguistique de la culture française, privilégiant les expéditions dans les régions les plus proches de la référence latine (le monde méditerranéen, l'Espagne, l'Italie, ou l'Amérique latine), limitée de surcroît dans ses moyens financiers, etc.

Entre beaucoup d'autres, ces traits renvoient le « statut d'une science » à une situation sociale qui en est le *non-dit*. Il est donc impossible d'analyser le discours historique indépendamment de l'institution en fonction de laquelle il est organisé en silence ; ou de songer à un renouveau de la discipline qui serait assuré par la seule modification de ses concepts, sans qu'intervienne une transformation des situations acquises. Sous ce biais, comme l'indiquent les recherches de Jürgen Habermas, une « repolitisation » des sciences humaines s'impose : on ne saurait en rendre compte ou en permettre le progrès sans une « théorie critique » de leur situation actuelle dans la société²¹.

La question que pointe la sociologie critique de Habermas est d'ailleurs déjà toute tracée dans le discours historique. Sans attendre les dénonciations du théoricien, le texte avoue lui-même son rapport à l'institution. Par exemple, le *nous* de l'auteur renvoie à une *convention* (on dirait, en sémiotique, qu'il renvoie à un « vraisemblable énonciatif »). Dans le texte, il est la mise en scène d'un contrat social « entre nous ». C'est un sujet pluriel qui « tient » le discours. Un « nous » s'approprie le langage par le fait d'y être posé comme le locuteur²². Par là s'avèrent la priorité du discours historique²³ sur chaque ouvrage historiographique particulier, et le rapport de ce discours à une institution sociale. La médiation de ce « nous » élimine l'alternative qui attribuerait l'histoire *ou* à un individu (l'auteur, sa philosophie personnelle, etc.), *ou* à un sujet global (le temps, la société,

etc.). Elle substitue à ces prétentions subjectives ou à ces généralités édifiantes la positivité d'un *lieu* sur lequel le discours s'articule sans pourtant s'y réduire.

Au « nous » de l'auteur correspond celui des vrais lecteurs. Le public n'est pas le véritable destinataire du livre d'histoire, même s'il en est le support financier et moral. Comme l'élève de naguère parlait à la classe mais avait derrière lui son maître, un ouvrage est moins coté par ses acquéreurs que par des « pairs » et des « collègues » qui le notent selon des critères scientifiques différents de ceux du public et décisifs pour l'auteur dès là qu'il entend faire œuvre historiographique. Il y a des *lois* du milieu. Elles circonscrivent des possibilités dont le contenu varie, mais non la contrainte. Elles organisent une « police » du travail. Non « reçu » par le groupe, le livre tombera dans la catégorie d'une « vulgarisation » qui, considérée avec plus ou moins de sympathie, ne saurait définir une étude comme « historiographique ». Il lui faut être « accrédité » pour accéder à l'énonciation historiographique. « Le statut des individus qui ont — et eux seuls — le droit réglementaire ou traditionnel, juridiquement défini ou spontanément accepté, de proférer un pareil discours²⁴ » dépend d'une « agrégation » qui classe le « je » de l'écrivain dans le « nous » d'un travail collectif, ou qui habilite un locuteur à parler le discours historiographique. Ce discours — et le groupe qui le produit — *fait* l'historien, alors même que l'idéologie atomiste d'une profession « libérale » maintient la fiction du sujet auteur et laisse croire que la recherche individuelle construit l'histoire.

Plus généralement, un texte « historique » (c'est-à-dire une nouvelle interprétation, l'exercice de méthodes propres, l'élaboration d'autres pertinences, un déplacement dans la définition et l'usage du document, un mode d'organisation caractéristique,

etc.) énonce une opération qui se situe dans un ensemble de pratiques. Cet aspect est le premier. C'est l'essentiel dans une recherche scientifique. Une étude particulière sera définie par la relation qu'elle entretient avec d'autres, contemporaines, avec un « état de la question », avec les problématiques exploitées par le groupe et les points stratégiques qu'elles constituent, avec les avant-postes et les écarts ainsi déterminés ou rendus pertinents par rapport à une recherche en cours. Chaque résultat individuel s'inscrit dans un réseau dont les éléments dépendent étroitement les uns des autres, et dont la combinaison dynamique forme l'histoire à un moment donné.

Finalement, qu'est-ce qu'un « ouvrage de valeur » en histoire ? Celui qui est reconnu tel par des pairs. Celui qui peut être situé dans un ensemble opératoire. Celui qui représente un progrès par rapport au statut actuel des « objets » et des méthodes historiques, et qui, lié au milieu dans lequel il s'élabore, rend à son tour possibles de nouvelles recherches. Le livre ou l'article d'histoire est à la fois un résultat et un symptôme du groupe qui fonctionne comme un laboratoire. Comme la voiture sortie par une usine, l'étude historique se rattache au *complexe* d'une fabrication spécifique et collective bien plus qu'elle n'est l'effet d'une philosophie personnelle ou la résurgence d'une « réalité » passée. C'est le *produit* d'un lieu.

3. Les historiens dans la société

Selon une conception assez traditionnelle dans l'*intelligentsia* française depuis l'élitisme du XVIII^e siècle, il est convenu qu'on n'introduira pas dans la *théorie* ce qui se fait dans la *pratique*. Ainsi, on parlera de « méthodes », mais sans avoir l'impudeur d'évoquer

leur portée d'*initiation* à un groupe (il faut apprendre ou pratiquer les « bonnes » méthodes, pour être introduit dans le groupe), ou leur rapport à une *force* sociale (les méthodes sont les moyens grâce auxquels se défend, se différencie et se manifeste le pouvoir d'un corps d'enseignants et de clercs). Ces « méthodes » dessinent un comportement institutionnel et les lois d'un milieu. Elles ne cessent pas pour autant d'être scientifiques. Supposer une antinomie entre une analyse *sociale* de la science et son interprétation en termes d'histoire des *idées* est la duplicité de ceux qui croient que la science est « autonome », et qui, au titre de cette dichotomie, considèrent comme non pertinente l'analyse de déterminations sociales, et comme étrangères ou accessoires les contraintes qu'elle dévoile.

Ces contraintes ne sont pas accidentelles. Elles font partie de la recherche. Bien loin de représenter l'inavouable immixtion d'un étranger dans le Saint des saints de la vie intellectuelle, elles forment la texture des démarches scientifiques. Le travail s'articule de plus en plus sur des *équipes*, des leaders, des moyens financiers, et donc aussi, par la médiation de crédits, sur les privilèges que des proximités sociales ou politiques valent à telle ou telle étude. Il est également organisé par une *profession* qui a ses hiérarchies propres, ses normes centralisatrices, son type de recrutement psychosocial²⁵. Malgré des tentatives pour en briser les frontières, il est installé dans le cercle de l'*écriture* : dans cette histoire qu'on écrit, il loge par priorité ceux-là mêmes qui ont écrit, de sorte que l'ouvrage d'histoire renforce une tautologie socioculturelle entre ses auteurs (lettrés), ses objets (livres, manuscrits, etc.) et son public (cultivé). Ce travail est lié à un *enseignement*, donc aux fluctuations d'une clientèle ; aux pressions qu'elle exerce

en grandissant; aux réflexes de défense, d'autorité ou de repli que l'évolution et les mouvements des étudiants provoquent chez des enseignants; à l'introduction de la culture de masse dans une université massifiée qui cesse d'être une petite place d'échanges entre recherche et pédagogie. Le professeur est poussé vers la vulgarisation destinée au « grand public » (étudiant ou non), alors que le spécialiste s'exile des circuits de la consommation. La production historique s'en trouve partagée entre l'œuvre *littéraire* de qui « fait autorité » et l'ésotérisme *scientifique* de qui « fait de la recherche »...

Une situation sociale change à la fois le mode du travail et le type du discours. Est-ce là un « bien » ou un « mal » ? C'est d'abord un fait. Il se décèle partout, là même où il est tu. Des correspondances occultées se reconnaissent aux choses qui se mettent à bouger ou à s'immobiliser ensemble dans des secteurs d'abord tenus pour étrangers. Est-ce un hasard si l'on passe de « l'histoire sociale » à « l'histoire économique » pendant l'entre-deux-guerres²⁶, autour de la grande crise économique de 1929, ou si l'histoire culturelle l'emporte au moment où s'impose partout, avec les loisirs et les mass media, l'importance sociale, économique et politique de la « culture » ? Est-ce un hasard si l'« atomisme historique » de Langlois et Seignobos, explicitement associé à la sociologie fondée sur la figure de « l'initiateur » (Tarde) et à une « science des faits psychiques » (décomposant le psychisme en « motifs », « impulsions » et « représentations »)²⁷, se combina au libéralisme de la bourgeoisie régnante à la fin du XIX^e siècle ? Est-ce un hasard si les espaces morts de l'érudition — ceux qui ne sont ni les objets ni les lieux de la recherche — se trouvent être, de la Lozère au Zambèze, des régions sous-développées, de sorte que l'enrichissement économique crée aujour-

d'hui une topographie et des tris historiographiques sans que l'origine en soit avouée ni la pertinence assurée ?

Du rassemblement des documents à la rédaction du livre, la pratique historique est tout entière relative à la structure de la société. Dans la France d'hier, l'existence de petites unités sociales fortement charpentées a défini les divers niveaux de la recherche : des archives circonscrites aux événements du groupe et proches encore des papiers de famille; une catégorie de mécènes ou d'autorités qui signent de leurs noms propres la « protection » d'un patrimoine, de clients et d'idéaux; un recrutement d'érudits-lettrés dévoués à une cause et adoptant vis-à-vis de leur grande ou petite patrie la devise des *Monumenta Germaniae: Sanctus amor patriae dat animum*; des ouvrages « consacrés » à des sujets d'intérêt local et fournissant un langage propre à des lecteurs limités mais fidèles, etc.

Les études sur des sujets plus vastes n'échappent pas à cette règle, mais l'unité sociale dont elles dépendent n'est plus du même type : ce n'est plus une localité, mais l'intelligentsia académique, puis universitaire, qui se « distingue » à la fois de la « petite histoire », du provincialisme et des petites gens, avant que, son pouvoir grandissant avec l'extension centralisatrice de l'Université, elle impose les normes et les codes de l'évangélisme laïc, libéral et patriotique élaboré au XIX^e siècle par les « bourgeois conquérants ».

Aussi bien, quand Lucien Febvre, pendant l'entre-deux-guerres, déclare vouloir enlever à l'histoire du XVI^e siècle « le froc » des querelles d'antan et la sortir, par exemple, des catégories imposées par les guerres entre catholiques et protestants²⁸, il atteste d'abord l'effacement des luttes idéologiques et sociales qui,

au XIX^e siècle, réemployaient les drapeaux des «Partis» religieux au service de campagnes homologues. En fait, les querelles religieuses se sont poursuivies longtemps, quoique sur des terrains non religieux : entre républicains et traditionalistes, ou entre l'école publique et l'école «libre». Mais lorsque ces luttes perdent de leur importance sociopolitique après la guerre de 14, lorsque les forces qu'elles opposaient se fragmentent en des répartitions différentes, lorsque se forment des «rassemblements» ou des «fronts» communs et que l'économie organise le langage de la vie française, il *devient possible* de traiter Rabelais en chrétien — c'est-à-dire en témoin d'un temps *passé* —, de se dégager de divisions qui ne sont plus inscrites dans le vécu d'une société, et donc de ne plus privilégier les Réformés, ou les chrétiens démocrates dans l'historiographie politique ou religieuse universitaire. Ce qui s'indique là, ce ne sont pas des conceptions meilleures ou plus objectives, mais une situation autre. Un changement de la société permet une distance de l'historien par rapport à ce qui devient globalement un passé.

À cet égard, L. Febvre procède de la même manière que ses devanciers. Ils adoptaient comme postulats de leur compréhension la structure et les «évidences» sociales de leur groupe, quitte à leur faire subir un écart critique. Le fondateur des *Annales* n'en fait-il pas autant lorsqu'il promeut une Quête et une *Reconquista* historiques de «l'Homme», figure «souveraine» au centre de l'univers de son milieu bourgeois²⁹ ; lorsqu'il appelle «histoire globale» le panorama qui s'offre au regard d'une magistrature universitaire ; lorsque avec la «mentalité», la «psychologie collective» et tout l'outillage du *Zusammenhang*, il met en place une structure encore «idéaliste³⁰» qui fonctionne comme l'antidote de l'analyse marxiste et

cache sous une homogénéité «culturelle» les conflits de classe où il se trouve lui-même impliqué³¹ ? Toute géniale et neuve qu'elle soit, son histoire n'est pas moins *marquée* socialement que celles qu'il rejette, mais s'il peut les *dépasser*, c'est parce qu'elles correspondent à des situations *passées* et qu'un autre «froc» lui est imposé, prêt à porter, par la place qu'il occupe dans les conflits de son présent.

Avec ou sans le feu qui bouge dans les œuvres de L. Febvre, il en va de même partout aujourd'hui (même si on laisse de côté le rôle des clivages sociaux et politiques jusque dans les publications et les nominations, où jouent des interdits tacites). Sans doute ne s'agit-il plus d'une guerre entre les partis ou entre les grands corps d'antan (l'Armée, l'Université, l'Église, etc.) : c'est que l'hémorragie de leurs forces entraîne la folklorisation de leurs programmes³² et que les vraies batailles ne se règlent plus là. La «neutralité» renvoie à la métamorphose des convictions en idéologies dans une société technocratique et productiviste anonyme qui ne sait plus désigner ses choix ni repérer ses pouvoirs (pour les avouer ou les dénoncer). Ainsi, dans l'Université colonisée, corps privé d'autonomie à mesure qu'il devenait plus énorme, livré maintenant aux consignes et aux pressions venues d'ailleurs, l'expansionnisme scientiste ou les croisades «humanistes» d'hier sont remplacés par des retraites. En ce qui concerne des options, le silence se substitue à l'affirmation. Le discours prend une couleur muraille : «neutre». Il devient même le moyen de défendre des *places* au lieu d'être l'énoncé de «causes» capables d'articuler un désir. Il ne peut plus parler de ce qui le détermine : un dédale de positions à respecter et d'influences à solliciter. Ici, le *non-dit* est à la fois l'inavoué de textes devenus des prétextes, l'extériorité de ce qu'on fait

par rapport à ce qu'on dit, et l'évanouissement d'un lieu où une force s'articule sur un langage. Ne serait-ce pas d'ailleurs ce que «trahit» la référence d'une historiographie «conservatrice» à un «inconscient» doté d'une stabilité magique et mué en fétiche par le besoin qu'on a «quand même» d'affirmer un pouvoir propre dont on «sait bien» déjà qu'il a disparu³³ ?

4. *Ce qui permet et ce qui interdit : le lieu*

Avant de savoir ce que l'histoire *dit* d'une société, il importe donc d'analyser comment elle y *fonctionne*. Cette institution s'inscrit dans un complexe qui lui *permet* seulement un type de productions et lui en *interdit* d'autres. Telle est la double fonction du lieu. Il *rend possibles* certaines recherches, par le fait de conjonctures et de problématiques communes. Mais il en *rend* d'autres *impossibles* ; il exclut du discours ce qui est sa condition à un moment donné ; il joue le rôle d'une censure par rapport aux postulats présents (sociaux, économiques, politiques) de l'analyse. Sans doute cette combinaison entre la *permission* et l'*interdiction* est-elle le point aveugle de la recherche historique, et la raison pour laquelle elle n'est pas compatible avec *n'importe quoi*. C'est également sur cette combinaison que joue le travail destiné à la modifier.

De toute façon, la recherche est circonscrite par la place que définit une connexion du possible et de l'impossible. À l'envisager seulement comme un «dire», on réintroduirait dans l'histoire la *légende*, c'est-à-dire la substitution d'un non-lieu, ou d'un lieu imaginaire, à l'articulation du discours sur un lieu social. Au contraire, l'histoire se définit tout entière par un *rapport du langage au corps* (social), et donc aussi par son rapport aux *limites* que pose

le corps, soit sur le mode de la place particulière d'où l'on parle, soit sur le mode de l'objet autre (passé, mort) dont on parle.

De part en part, l'histoire reste configurée par le système où elle s'élabore. Aujourd'hui comme hier, elle est déterminée par le fait d'une fabrication localisée en tel ou tel point de ce système. Aussi la prise en compte de cette place où il se produit permet seule au savoir historiographique d'échapper à l'inconscience d'une classe qui se méconnaîtrait elle-même comme classe dans des rapports de production et qui, par là, méconnaîtrait la société où elle est insérée. L'articulation de l'histoire sur un lieu est pour une analyse de la société sa condition de possibilité. On sait d'ailleurs que dans le marxisme comme dans le freudisme, il n'y a pas d'analyse qui ne soit intégralement dépendante de la situation créée par une relation, sociale ou analytique.

Prendre au sérieux son lieu, ce n'est pas encore expliquer l'histoire. Rien de ce qui s'y produit n'en est encore dit. Mais c'est la condition pour que quelque chose puisse en être dit qui ne soit ni légendaire (ou «édifiant»), ni a-topique (sans pertinence). La dénégation de la particularité du lieu étant le principe même de l'idéologie, elle exclut toute théorie. Bien plus, en installant le discours dans un non-lieu, elle interdit à l'histoire de parler de la société et de la mort, c'est-à-dire d'être de l'histoire.

II. UNE PRATIQUE

«Faire de l'histoire», c'est une pratique. Sous cet angle, on peut passer à une perspective plus programmatique, envisager les voies qui s'ouvrent, et ne plus s'en tenir à la situation épistémologique

qu'a dévoilée jusqu'ici une sociologie de l'historiographie.

Dans la mesure où l'Université reste étrangère à la pratique et à la technicité³⁴, on y classe comme « science auxiliaire » tout ce qui met l'histoire en relation avec des techniques : hier, l'épigraphie, la papyrologie, la paléographie, la diplomatique, la codicologie, etc. ; aujourd'hui, la musicologie, le « folklorisme », l'informatique, etc. L'histoire ne commencerait qu'avec la « parole noble » de l'interprétation. Elle serait finalement un art de discourir qui effacerait pudiquement les traces d'un travail. En fait, il y a là une option décisive. La place qu'on accorde à la technique verse l'histoire du côté de la littérature ou du côté de la science.

S'il est vrai que l'organisation de l'histoire est relative à un lieu et à un temps, c'est d'abord par ses techniques de production. Généralement parlant, chaque société se pense « historiquement » avec les instruments qui lui sont propres. Mais le terme d'instrument est équivoque. Il ne s'agit pas seulement de moyens. Comme Serge Moscovici l'a magistralement montré³⁵, quoique dans une perspective différente, l'histoire est médiatisée par la technique. Par là se trouve relativisé le privilège accordé par tout le XIX^e — et souvent encore de nos jours — à l'histoire sociale. Au rapport de la société avec elle-même, au « devenir autre » du groupe selon une dialectique *humaine*, se combine, central dans l'activité scientifique présente, le devenir de la *nature*, qui est « simultanément une donnée et une œuvre »³⁶.

C'est sur cette frontière muable entre le *donné* et le *créé*, et finalement entre la nature et la culture, que joue la recherche. La biologie découvre en la « vie » un langage parlé avant qu'apparaisse un locuteur. La psychanalyse décèle dans le discours l'arti-

culatation d'un désir constitué autrement que ne le dit la conscience. Dans un champ différent, la science de l'environnement modifie les combinaisons mouvantes de la nature et de l'industrie, mais elle ne permet plus d'isoler, des structures *naturelles* qu'elle change, l'extension indéfinie des constructions *sociales*.

Cet immense chantier opère un « renouvellement [de la nature], provoqué par notre intervention »³⁷. Il « réunit différemment l'humanité à la matière »³⁸. De la sorte, « l'ordre social s'inscrit comme forme de l'ordre naturel, et non comme une entité opposée à lui »³⁹. Il y a là de quoi modifier profondément une histoire qui a tenu pour son « secteur central » « l'histoire sociale, c'est-à-dire l'histoire des groupes sociaux et de leurs rapports »⁴⁰. Déjà elle s'est tour à tour portée vers l'économique, puis vers les « mentalités », oscillant ainsi entre les deux termes du rapport que la recherche privilégie de plus en plus : nature et culture. Les signes se multiplient. Une orientation que dessinait déjà, pendant l'entre-deux-guerres, l'intérêt pour la géographie et pour une « histoire des hommes dans leurs rapports serrés avec la terre »⁴¹, s'accroît avec les études sur la construction et les combinaisons d'espaces urbains⁴², sur les transhumances de plantes et leurs effets socio-économiques⁴³, sur l'histoire des techniques⁴⁴, sur les mutations de la sexualité, sur la maladie, la médecine et l'histoire du corps⁴⁵, etc.

Mais ces champs ouverts à l'histoire ne peuvent être seulement des objets nouveaux fournis à une institution inchangée. L'histoire entre elle-même dans cette relation du discours aux techniques qui le produisent. Il faut envisager comment elle traite des éléments « naturels » pour les muer en un *environnement* culturel, et comment elle fait accéder à la sym-

bolisation littéraire les transformations qui s'effectuent dans le rapport d'une société à sa nature. De déchets, de papiers, de légumes, voire des glaciers et des « neiges éternelles⁴⁶ », l'historien *fait autre chose* : il en fait de l'histoire. Il artificialise la nature. Il participe au travail qui change la nature en environnement et modifie ainsi la nature de l'homme. Ses techniques le situent précisément à cette articulation. À se placer au niveau de cette pratique, on ne rencontre plus la dichotomie qui oppose au *social* le *naturel*, mais la connexion entre une socialisation de la nature et une « naturalisation » (ou une matérialisation) des rapports sociaux.

1. L'articulation nature-culture

Il est sans doute excessif de dire que l'historien a « le temps » pour « matériau d'analyse » ou pour « objet spécifique ». Il traite selon ses méthodes les objets physiques (papiers, pierres, images, sons, etc.) que distinguent, dans le continuum du perçu, l'organisation d'une société et le système de pertinences propres à une « science ». Il travaille sur un matériau pour le transformer en histoire. Il entreprend là une manipulation qui, comme les autres, obéit à des règles. Pareille manipulation est assimilable à la fabrication effectuée avec du minerai déjà raffiné. Transformant d'abord des matières premières (une information primaire) en produits standard (information secondaire), elle le transporte d'une région de la culture (les « curiosités », les archives, les collections, etc.) à une autre (l'histoire). Une œuvre « historique » participe au mouvement par lequel une société a modifié son rapport à la nature en muant le « naturel » en utilitaire (par exemple, la forêt en exploitation) ou en esthétique (par exemple, la montagne en paysage), ou en faisant passer une institu-

tion sociale d'un statut à un autre (par exemple, l'église convertie en musée).

Mais l'historien ne se contente pas de *traduire* un langage culturel en un autre, c'est-à-dire des productions sociales en objets d'histoire. Il peut muer en culture les éléments qu'il extrait de champs naturels. Depuis sa documentation (où il introduit des cailloux, des sons, etc.) jusqu'à son livre (où des plantes, des microbes, des glaciers acquièrent le statut d'objets symboliques), il procède à un déplacement de l'articulation nature/culture. Il modifie l'espace, tout comme le font l'urbaniste en intégrant des prés dans le système des communications de la ville, l'architecte lorsqu'il ordonne le lac en barrage, Pierre Henry lorsqu'il transforme le grincement d'une porte en motif musical, et le poète qui bouleverse les relations entre « bruit » et « message »... Il métamorphose l'environnement par une série de transformations qui déplacent les frontières et la topographie interne de la culture. Il « civilise » la nature — ce qui a toujours voulu dire qu'il la « colonise » et la change.

On constate aujourd'hui, il est vrai, qu'une masse grandissante de livres historiques devient romanesque ou légendaire et ne produit plus ces transformations dans les champs de la culture, alors qu'au contraire la « littérature » vise à un travail sur le langage et que le « texte » y met en scène « un mouvement de réorganisation, une circulation mortuaire qui produit en détruisant⁴⁷ ». Cela veut dire que, sous cette forme, l'histoire cesse d'être « scientifique », alors que la littérature le devient. Lorsque l'historien suppose qu'un passé déjà *donné* se dévoile dans son texte, il s'aligne d'ailleurs sur le comportement du consommateur. Il reçoit passivement les objets distribués par des producteurs.

Est « scientifique », en histoire comme ailleurs,

l'opération qui change le « milieu » — ou qui fait d'une *organisation* (sociale, littéraire, etc.) la condition et le lieu d'une *transformation*. Dans une société, elle bouge donc, en l'un de ses points stratégiques, l'articulation de la culture sur la nature. En histoire, elle instaure un « gouvernement de la nature » sur un mode qui concerne la relation du présent au passé — en tant que celui-ci n'est pas un « donné », mais un produit.

De ce trait commun à toute recherche scientifique, il est possible de relever les marques là où précisément elle est une technique. Je n'entends pas ici revenir sur les méthodes de l'histoire. Par quelques sondages, il s'agit seulement d'évoquer le type de problème théorique qu'ouvre en histoire l'examen de son « appareil » et de ses procédures techniques.

2. L'établissement des sources ou la redistribution de l'espace

En histoire, tout commence avec le geste de *mettre à part*, de rassembler, de muer ainsi en « documents » certains objets répartis autrement. Cette nouvelle répartition culturelle est le premier travail. En réalité elle consiste à *produire* de tels documents, par le fait de recopier, transcrire ou photographier ces objets en changeant à la fois leur place et leur statut. Ce geste consiste à « isoler » un corps, comme on le fait en physique, et à « dénaturer » les choses pour les constituer en pièces qui viennent combler les lacunes d'un ensemble posé a priori. Il forme la « collection ». Il constitue des choses en « système marginal » comme dit Jean Baudrillard⁴⁸ ; il les exile de la pratique pour les établir en objets « abstraits » d'un savoir. Bien loin d'accepter des « données », il les constitue. Le matériau est créé par les actions concertées qui le découpent dans l'univers de l'usage, qui vont le cher-

cher aussi hors des frontières de l'usage et qui le destinent à un réemploi cohérent. Il est la trace des actes qui modifient un *ordre* reçu et une *vision* sociale⁴⁹. Instauratrice de signes offerts à des traitements spécifiques, cette rupture n'est donc pas seulement ni d'abord l'effet d'un « regard ». Il y faut une opération technique.

Les origines de nos Archives modernes impliquent déjà, en effet, la combinaison d'un *groupe* (les « érudits »), de *lieux* (les « bibliothèques ») et de *pratiques* (de copiage, d'impression, de communication, de classement, etc.). C'est, en pointillés, l'indication d'un complexe technique, inauguré en Occident avec les « collections » rassemblées en Italie puis en France à partir du xve siècle, et financées par de grands Mécènes pour s'approprier l'histoire (les Médicis, les ducs de Milan, Charles d'Orléans et Louis XII, etc.). Là se conjuguent la création d'un nouveau *travail* (« collectionner »), la satisfaction de nouveaux *besoins* (la justification de groupes familiaux et politiques récents grâce à l'instauration de traditions, de lettres et de « droits de propriété » propres), et la production de nouveaux *objets* (les documents que l'on isole, conserve et recopie) dont le sens est désormais défini par leur rapport au tout (la collection). Une science qui naît (« l'érudition » du xvii^e siècle) reçoit avec ces « établissements de sources » — institutions techniques — sa base et ses règles.

Liée d'abord à l'activité juridique, chez des hommes de plume et de robe, avocats, bourgeois d'offices, conservateurs de greffes⁵⁰, l'entreprise se fait expansionniste et conquérante dès qu'elle passe entre les mains de spécialistes. Elle est productrice et reproductrice. Elle obéit à la loi de la multiplication. Dès 1470, elle s'allie à l'imprimerie⁵¹ : la « collection » devient « bibliothèque ». « Collectionner », c'est pen-

dant longtemps fabriquer des objets : copier ou imprimer, relier, classer... Et avec les produits qu'il multiplie, le collectionneur devient un acteur dans la chaîne d'une *histoire à faire* (ou à refaire) selon de nouvelles pertinences intellectuelles et sociales. Ainsi la collection, en produisant un bouleversement des instruments de travail, redistribue les choses, elle redéfinit des unités de savoir, elle instaure un lieu de recommencement en construisant une « gigantesque machine » (Pierre Chaunu) qui rendra possible une autre histoire.

L'érudit veut totaliser les innombrables « raretés » qu'amènent chez lui les trajectoires indéfinies de sa curiosité, et donc inventer des langages qui en assurent la compréhension. Si l'on en juge d'après l'évolution de son travail (en passant par Peiresc et Kircher, jusqu'à Leibniz), l'érudit s'oriente, dès la fin du *xvi^e* siècle, vers l'*invention* méthodique de nouveaux systèmes de signes grâce à des procédés analytiques (décomposition, recomposition)⁵². Il est habité par le rêve d'une taxinomie totalisante et par la volonté de créer des instruments universels proportionnés à cette passion de l'exhaustif. Par l'intermédiaire du *chiffre*, central dans cet « art du déchiffrement », il y a des homologues entre l'érudition et les mathématiques. Certes, au *chiffre*, code destiné à construire un « ordre », s'oppose alors le *symbole* : celui-ci, lié à un texte *reçu* qui renvoie à un *sens caché* dans la figure (allégorie, blason, emblème, etc.), implique la nécessité d'un *commentaire autorisé* de la part de qui est assez « sage » ou profond pour reconnaître ce sens⁵³. Mais, du côté du *chiffre*, depuis les séries de « raretés » jusqu'aux langages artificiels ou universels — disons de Peiresc à Leibniz —, si les seuils et les détours sont nombreux, ils s'inscrivent pourtant sur la ligne du développement

qu'instaurent la *construction d'un langage*, et donc la production de techniques et d'objets propres.

L'établissement des sources requiert aujourd'hui aussi un geste fondateur, signifié comme hier par la combinaison d'un lieu, d'un « appareil » et de techniques. Premier indice de ce déplacement : il n'est pas de travail qui n'ait à utiliser *autrement* des fonds connus et, par exemple, à changer le fonctionnement d'archives définies jusqu'alors par un usage religieux ou « familial »⁵⁴. De même, au titre de pertinences nouvelles, il constitue en documents des outils, des compositions culinaires, des chants, une imagerie populaire, une disposition des terroirs, une topographie urbaine, etc. Ce n'est pas seulement faire parler ces « immenses secteurs dormants de la documentation »⁵⁵, et donner la voix à un silence, ou son effectivité à un possible. C'est changer quelque chose, qui avait son statut et son rôle, en une *autre chose* qui fonctionne différemment. Aussi bien, on ne peut pas appeler « recherche » l'étude qui adopte purement et simplement les classements d'hier, qui par exemple « s'en tient » aux limites posées par la série H des Archives, et qui donc ne se définit pas un *champ* objectif propre. Un travail est « scientifique » s'il opère une *redistribution de l'espace* et il consiste d'abord à *se donner* un lieu par l'« établissement des sources » — c'est-à-dire par une action instituante et par des techniques transformatrices.

Les procédures de cette institution ouvrent aujourd'hui des problèmes plus fondamentaux que ce qu'en font apparaître ces premiers indices. Car chaque pratique historique⁵⁶ n'établit son lieu que grâce à l'*appareil* qui est à la fois la condition, le moyen et le résultat d'un déplacement. Semblables aux usines du paléotechnique, les Archives nationales ou municipales formaient un segment de l'« appareil » qui,

hier, déterminait des opérations proportionnées à un système de recherche. Mais on ne peut envisager de changer l'utilisation des Archives sans que leur forme change. À des questions différentes, la même institution technique interdit de fournir des réponses neuves. En fait, la situation est inverse: d'autres «appareils» permettent dès maintenant à la recherche des questions et des réponses nouvelles. Certes, une idéologie du «fait» historique «réel» ou «vrai» habite encore l'air du temps; elle prolifère même dans une littérature *sur* l'histoire. Mais c'est la folklorisation de pratiques anciennes: cette parole gelée survit à des batailles terminées; elle montre seulement le retard des «idées» reçues par rapport aux pratiques qui les changeront tôt ou tard.

La transformation de l'«archivistique» est le départ et la condition d'une nouvelle histoire. Elle est destinée à jouer le même rôle que la «machine» érudite des *xvii^e* et *xviii^e* siècles. Je ne prendrai qu'un exemple: l'intervention du *computer*. François Furet a montré quelques-uns des effets produits par «la constitution d'archives nouvelles conservées sur bandes perforées»: il n'y a de signifiant qu'en fonction d'une série, et non par rapport à une «réalité»; n'est objet de recherche que ce qui est formellement construit avant la programmation, etc.⁵⁷. Encore n'est-ce là qu'un élément particulier et quasi un symptôme d'une institution scientifique plus vaste. L'analyse contemporaine bouleverse les procédures liées à l'«analyse symbolique» qui a prévalu depuis le romantisme et qui cherchait à *reconnaître* un *sens donné* et *caché*: elle retrouve la confiance en l'*abstraction* qui caractérisait l'époque classique — mais une abstraction qui est aujourd'hui un ensemble formel de relations, ou «structure»⁵⁸. Sa pratique consiste à *construire* des «modèles» posés décisoirement, à

«remplacer l'étude du phénomène concret par celle d'un objet constitué par sa définition», à juger la valeur scientifique de cet objet d'après le «champ de questions» auxquelles il permet de répondre et d'après les réponses qu'il fournit, enfin à «fixer les limites de la significabilité de ce modèle»⁵⁹.

Ce dernier point est capital en histoire. Car s'il est vrai que d'une manière générale l'analyse scientifique contemporaine vise à *reconstruire* l'objet à partir de «simulacres» ou de «scénarios», c'est-à-dire à se donner, avec les modèles relationnels et les langages (ou métalangages) qu'elle produit, le moyen de multiplier ou de transformer des systèmes constitués (physiques, littéraires ou biologiques), l'histoire tend à mettre en évidence les «limites de la significabilité» de ces modèles ou de ces langages: elle retrouve, sous cette forme d'une *limite* relative à des *modèles*, ce qui apparaissait hier sur le mode d'un *passé* relatif à une épistémologie de l'*origine* ou de la fin. Par là, semble-t-il, elle est fidèle à son propos fondamental qui reste sans doute à définir, mais dont on peut dire déjà qu'il la rattache simultanément au réel et à la mort.

La spécification de son rôle n'est pas déterminée par l'appareil même (l'ordinateur, par exemple) qui place l'histoire dans l'ensemble des contraintes et des possibilités nées de l'institution scientifique présente. L'élucidation du *propre* de l'histoire est excentrée par rapport à cet appareil: elle reflue dans le temps *préparatoire* de programmation que rend nécessaire le passage par l'appareil, et elle est rejetée à l'autre bout, dans le temps d'*exploitation* qu'ouvrent les résultats obtenus. Elle s'élabore, en fonction des *interdits* que fixe la machine, par des objets de recherche à construire, et, en fonction de ce que *permet* cette machine, par une manière de traiter les

produits standard de l'informatique. Mais ces deux opérations s'articulent nécessairement sur l'institution technique qui inscrit chaque recherche dans un « système généralisé ».

Les bibliothèques d'hier exerçaient aussi la fonction de « placer » l'érudition dans un système de recherche. Mais il s'agissait d'un système régional. Aussi les « moments » épistémologiques (conceptualisation, documentation, traitement ou interprétation) aujourd'hui distingués à l'intérieur d'un système généralisé pouvaient-ils être étroitement mêlés dans le système régional de l'érudition ancienne. L'établissement des sources (par la médiation de son appareil actuel) n'entraîne donc pas seulement une répartition nouvelle des rapports raison/réel ou culture/nature ; il est le principe d'une redistribution épistémologique des moments de la recherche scientifique.

Au xviii^e siècle, la bibliothèque Colbertine — ou ses homologues — était le rendez-vous où s'élaboraient en commun les règles propres à l'érudition. Une science se développait autour de cet appareil, qui demeure le lieu où circulent, auquel renvoient et se soumettent les chercheurs. « Aller aux Archives », c'est l'énoncé d'une loi tacite de l'histoire. À cette place centrale, une autre institution est en train de se substituer. Elle impose également à la pratique une loi, mais différente. Aussi devions-nous considérer d'abord l'institution technique qui, tel un monument, organise la place où circule désormais la recherche scientifique, avant d'analyser de plus près les trajectoires opérationnelles que l'histoire dessine sur ce nouvel espace.

3. Faire sortir des différences : du modèle à l'écart

L'utilisation des techniques actuelles d'information amène l'historien à séparer ce qui était jusqu'ici

lié dans son travail : la *construction* des objets de recherche et donc aussi des unités de compréhension ; l'*accumulation* des « données » (information secondaire, ou matériau raffiné) et leur rangement en des lieux où elles peuvent être classées et déplacées⁶⁰ ; l'*exploitation* rendue possible par les diverses opérations dont ce matériau est susceptible.

Dans cette ligne, le travail historique se joue, à proprement parler, dans le rapport entre les pôles extrêmes de l'opération entière : d'une part, la construction des modèles ; d'autre part, l'affectation d'une significabilité aux résultats obtenus au terme des combinaisons informatiques. La forme la plus visible de ce rapport consiste finalement à rendre pertinentes des *différences* proportionnées aux unités formelles précédemment construites ; à *découvrir de l'hétérogène* qui soit techniquement utilisable. L'« interprétation » ancienne devient, en fonction du matériau produit par la constitution de séries et par leurs combinaisons, la mise en évidence d'*écarts relatifs à des modèles*.

Sans doute ce schéma reste-t-il abstrait. Bien des études actuelles en rendent plus saisissables le mouvement et le sens. Par exemple, l'analyse historique n'a pas pour résultat essentiel une relation quantitative de la taille et de l'alphabétisation chez les conscrits de 1819 à 1826, ni même la démonstration d'une survivance de l'Ancien Régime dans la France post-révolutionnaire, mais les coïncidences imprévues, les incohérences ou les ignorances que cette enquête fait ressortir⁶¹. L'important n'est pas la combinaison de séries obtenue grâce à un isolement préalable de traits signifiants selon des modèles préconçus, mais, d'une part, la relation entre ces modèles et les limites que fait apparaître leur emploi systématique, et, d'autre part, la capacité de trans-

former ces limites en problèmes techniquement traitables. Ces deux aspects sont d'ailleurs coordonnés, car si la différence est *manifestée* grâce à l'extension rigoureuse de modèles construits, elle est *signifiante* grâce à la relation qu'elle entretient avec eux au titre d'un écart — et c'est par là qu'elle conduit à un retour sur ces modèles pour les corriger. On pourrait dire que la formalisation de la recherche a précisément pour objectif de produire des « erreurs » — des insuffisances, des manques — scientifiquement utilisables.

Cette démarche semble inverser l'histoire telle qu'elle se pratiquait dans le passé. On parlait de traces (manuscripts, pièces rares, etc.) en nombre limité, et il s'agissait d'éponger toute leur diversité, de l'unifier en une compréhension cohérente⁶². Mais la valeur de cette totalisation inductive dépendait donc de la quantité d'informations accumulées. Elle vacillait lorsque sa base documentaire était compromise par les récoltes rapportées de nouvelles investigations. La recherche — et son prototype, la thèse — tendaient à prolonger indéfiniment le temps de l'information, en vue de retarder le moment pourtant fatal où des éléments inconnus viendraient à en saper la base. Souvent monstrueux, le développement quantitatif de la chasse aux documents finissait par introduire dans le travail lui-même, devenu interminable, la loi qui le frappait de caducité aussitôt terminé. Un seuil est passé, au-delà duquel cette situation se renverse. Du développement quantitatif selon un modèle stable, on passe à des changements incessants de modèles.

En effet, l'étude s'établit aujourd'hui, d'entrée de jeu, sur des unités qu'elle définit elle-même, dans la mesure où elle devient et doit devenir capable de se fixer a priori des objets, des niveaux et des taxino-

mies d'analyse. La cohérence est initiale. La quantité d'information traitable en fonction de ces normes est devenue, avec l'ordinateur, indéfinie. La recherche change de front. S'appuyant sur des totalités formelles posées décisoirement, elle se porte vers les écarts que révèlent les combinaisons logiques de séries. Elle se joue sur les limites. À reprendre un vocabulaire ancien qui ne correspond plus à sa nouvelle trajectoire, on pourrait dire qu'elle ne part plus de « raretés » (restes du passé) pour parvenir à une synthèse (compréhension présente), mais qu'elle part d'une formalisation (un système présent) pour donner lieu à des « restes » (indices de limites et, par là, d'un « passé » qui est le produit du travail).

Ce mouvement est sans doute précipité par l'emploi de l'ordinateur. Il l'a précédé — tout comme une organisation technique a précédé l'ordinateur qui en est un symptôme *de plus*. Il faut en effet constater un phénomène étrange dans l'historiographie contemporaine. L'historien n'est plus homme à constituer un empire. Il ne vise plus le paradis d'une histoire globale. Il en vient à circuler *autour* des rationalisations acquises. Il travaille dans les marges. À cet égard, il devient un rôdeur. Dans une société douée pour la généralisation, dotée de puissants moyens centralisateurs, il s'avance vers les marches des grandes régions exploitées. Il « fait un écart », vers la sorcellerie⁶³, la folie⁶⁴, la fête⁶⁵, la littérature populaire⁶⁶, le monde oublié du paysan⁶⁷, l'Occitanie⁶⁸, etc., toutes zones silencieuses.

Ces nouveaux objets d'étude attestent un mouvement qui se dessine depuis plusieurs années dans les stratégies de l'histoire. Ainsi Fernand Braudel montrait comment les études sur les « aires culturelles » ont avantage à se situer désormais aux lieux de transit, là où sont repérables des phénomènes de « fron-

tière», d'«emprunt» ou de «refus⁶⁹». L'intérêt scientifique de ces travaux tient à la relation qu'ils entretiennent avec des totalités posées ou supposées — «une cohérence dans l'espace», «une permanence dans le temps», — et aux correctifs qu'ils permettent de leur apporter. Sans doute faut-il envisager dans cette perspective beaucoup de recherches actuelles. La biographie même joue le rôle d'une distance et d'une marge *proportionnées* à des constructions globales. La recherche se donne des objets qui ont la forme de sa pratique: ils lui fournissent le moyen de *faire sortir des différences* relatives aux continuités ou aux unités d'où part l'analyse.

4. Le travail sur la limite

Cette stratégie de la pratique historique la prépare à une théorisation plus conforme aux possibilités offertes par les sciences de l'information. Il se pourrait qu'elle spécifie de plus en plus non seulement les méthodes, mais la fonction de l'histoire dans l'ensemble des sciences actuelles. Ses méthodes ne consistent plus, en effet, à procurer des objets «authentiques» à la connaissance; son rôle social n'est plus (sinon dans la littérature spéculaire dite de vulgarisation) de pourvoir la société en représentations globales de sa genèse. L'histoire n'occupe plus, comme au *xix^e* siècle, cette place *centrale* organisée par une épistémologie qui, perdant la réalité comme substance ontologique, cherchait à la retrouver comme force historique, *Zeitgeist* et devenir caché dans l'intériorité du corps social. Elle n'a plus la fonction totalisante qui consistait à relayer la philosophie dans son rôle de dire le sens.

Elle intervient sur le mode d'une expérimentation critique des modèles sociologiques, économiques, psychologiques ou culturels. On dit qu'elle utilise un

«outillage d'emprunt» (P. Vilar). C'est vrai. Mais précisément, elle l'*éprouve* par un transfert de cet outillage sur des terrains différents, à la manière dont on «éprouve» une voiture de tourisme en la faisant fonctionner sur des pistes de course, à des vitesses et dans des conditions qui *excèdent* ses normes. L'histoire devient un lieu de «contrôle». Là s'exerce une «fonction de falsification⁷⁰». Là peuvent être mises en évidence des limites de significabilité relatives aux «modèles» qui sont «essayés» tour à tour par l'histoire dans des champs étrangers à celui de leur élaboration.

Ce fonctionnement peut être signalé, à titre d'exemples, en deux de ses moments essentiels: l'un vise le rapport au réel sur le mode du *fait historique*; l'autre, l'*usage des «modèles»* reçus et donc le rapport de l'histoire à une raison contemporaine. Ils concernent d'abord, l'un, l'organisation interne des démarches historiques; l'autre, leur articulation sur des champs scientifiques différents.

1. Les faits ont trouvé leur champion, Paul Veyne, merveilleux coupeur de têtes abstraites. Comme c'est normal, il lève le drapeau d'un mouvement qui l'a précédé. Non seulement parce que chaque véritable historien reste un poète du détail et joue sans cesse, comme l'esthéticien, sur les mille harmoniques qu'une pièce rare éveille dans un réseau de connaissances, mais surtout parce que les formalismes donnent aujourd'hui une nouvelle pertinence au *détail qui fait exception*. Autrement dit, ce retour aux faits ne peut être enrôlé dans une campagne contre le monstre du «structuralisme», ni mis au service d'une régression vers des idéologies ou des pratiques antérieures. Il s'inscrit au contraire dans la ligne de l'analyse structurale, mais comme un développement. Car le «fait» dont il s'agit désormais

n'est pas celui qui offrait au savoir observateur l'émergence d'une *réalité*. Combiné à un modèle construit, il a la forme d'une *différence*. L'historien n'est donc pas placé devant l'alternative de la bourse ou la vie — la *loi* ou le *fait* (deux concepts qui s'effacent d'ailleurs de l'épistémologie contemporaine⁷¹). Il tient de ses modèles mêmes la capacité de faire apparaître des écarts. Si, pendant un temps, il a espéré une «totalisation⁷²» et cru pouvoir réconcilier divers systèmes d'interprétation de manière à couvrir toute son information, il s'intéresse maintenant par priorité aux manifestations complexes de ces différences. À ce titre, la place où il s'établit peut encore, par analogie, porter le nom vénérable de «fait» : le fait, c'est la différence.

Aussi bien, le rapport au réel devient-il un *rapport* entre les termes d'une opération. Fernand Braudel donnait déjà une signification toute fonctionnelle à l'analyse des phénomènes de frontière. Les objets qu'il proposait à la recherche étaient déterminés en fonction d'une opération à entreprendre (et non d'une réalité à rejoindre) et par rapport à des modèles existants⁷³. Résultat de cette entreprise, le «fait» est la désignation d'un rapport. L'événement aussi peut retrouver de la sorte sa définition d'être une césure. Certes, il ne tranche plus l'épaisseur d'une réalité dont le sol nous serait visible à travers une transparence du langage ou qui adviendrait par fragments à la surface de notre savoir. Il est tout entier relatif à une combinatoire de séries rationnellement isolées dont il sert à *marquer* tour à tour les croisements, les conditions de possibilité et les limites de validité⁷⁴.

2. Cela implique déjà une manière «historique» de réemployer les modèles tirés d'autres sciences et de situer par rapport à elles une fonction de l'his-

toire. Une étude de Pierre Vilar permet d'en expliciter le principe. À propos des travaux de J. Marczewski et de J.-C. Toutain, il montrait les erreurs auxquelles conduirait l'«application» systématique de nos concepts et de nos modèles économiques contemporains à l'Ancien Régime. Mais le problème était plus large. Pour Marczewski, l'économiste se caractérise par la «construction d'un système de références», et l'historien est celui qui «se sert de la théorie économique». C'était poser une problématique, qui fait d'une science l'instrument d'une autre et qui peut s' inverser continuellement : finalement, qui «utilise» qui ? P. Vilar déplaçait pareille conception. À son avis, l'histoire avait pour tâche d'analyser les «conditions» dans lesquelles ces modèles sont valables et, par exemple, de préciser les «limites exactes des possibilités» d'une «économétrie rétrospective». Elle manifeste un *hétérogène relatif* aux ensembles *homogènes* constitués par chaque discipline. Elle pourrait aussi mettre en relation les uns avec les autres les limites propres à chaque système ou «niveau» d'analyse (économique, social, etc.)⁷⁵. De la sorte, l'histoire devient une «auxiliaire», selon un mot de Pierre Chaunu⁷⁶. Non pas qu'elle soit «au service» de l'économie, mais la relation qu'elle entretient avec diverses sciences lui permet d'exercer par rapport à chacune d'elles une fonction critique nécessaire, et lui suggère aussi le propos d'articuler ensemble les limites ainsi mises en évidence.

Dans d'autres secteurs, la même complémentarité se retrouve. En urbanisme, l'histoire pourrait «faire, par *différence*, saisir la spécificité de l'espace que nous sommes en droit d'exiger des aménageurs actuels» ; permettre «une *critique* radicale des concepts opératoires de l'urbanisme» ; et, inversement, par rapport aux modèles d'une nouvelle organisation spatiale,

rendre compte de *résistances* sociales par l'analyse de «structures profondes à évolution lente⁷⁷». Une tactique de l'écart spécifierait l'intervention de l'histoire. De son côté, l'épistémologie des sciences part d'une théorie présente (en biologie, par exemple) et rencontre l'histoire sur le mode de *ce qui n'était pas* éclairci, ou pensé, ou possible, ou articulé naguère⁷⁸. Le passé y surgit d'abord comme le «manquant». L'intelligence de l'histoire est liée à la capacité d'organiser des différences ou des absences *pertinentes* et hiérarchisables parce que *relatives* à des formalisations scientifiques actuelles.

Une remarque de Georges Canguilhem sur l'histoire des sciences⁷⁹ peut être généralisée et donner à cette position d'«auxiliaire» toute sa portée. En effet, l'histoire semble avoir un *objet* fluctuant dont la détermination tient moins à une décision autonome qu'à son *intérêt* et à son importance pour d'autres sciences. Un intérêt scientifique «extérieur» à l'histoire définit les objets qu'elle se donne et les régions où elle se porte successivement, selon les champs tour à tour les plus décisifs (sociologique, économique, démographique, culturel, psychanalytique, etc.) et conformément aux problématiques qui les organisent. Mais l'historien prend à son compte cet *intérêt*, comme une tâche propre dans l'ensemble plus vaste de la Recherche. Il crée ainsi des laboratoires d'expérimentation épistémologique⁸⁰. Certes, il ne peut donner une forme objective à ces examens qu'en combinant les modèles aux autres secteurs de sa documentation sur une société. D'où son paradoxe: il fait jouer les formalisations *scientifiques* qu'il adopte pour les éprouver, avec les objets *non scientifiques* sur lesquels il pratique cette épreuve. L'histoire n'en maintient pas moins ainsi la fonction qu'elle a exercée au cours des siècles à l'égard de

«raisons» bien différentes et qui intéressent chacune des sciences constituées: celle d'être une critique.

5. Critique et histoire

Ce travail sur la limite pourrait être repéré ailleurs, et pas seulement là où il y a recours aux «faits» historiques ou traitement de «modèles» théoriques. Déjà pourtant, si on les accepte, ces quelques indications nous orientent vers une définition de la recherche entière. La stratégie de la pratique historique implique un statut de l'histoire. On ne s'étonnera donc pas que la nature d'une science soit le postulat à exhumier de ses procédures effectives, et que ce soit le moyen de préciser celles-ci. Faute de quoi, chaque discipline serait identifiable à une essence dont on présumerait qu'elle se pose dans ses avatars techniques successifs, qu'elle survit (on ne sait où) à chacun d'eux, et qu'elle a seulement avec la pratique une relation accidentelle.

Le bref examen de sa pratique semble permettre de préciser trois aspects connexes de l'histoire: la mutation du «sens» ou du «réel» en la production d'*écarts significatifs*; la position du particulier comme *limite du pensable*; la composition d'un lieu qui instaure dans le présent la *figuration ambivalente du passé et du futur*.

1. Le premier aspect suppose un revirement de la connaissance historique depuis un siècle. Il y a cent ans, elle représentait une société sur le mode d'une recollection-recueil de tout son devenir. Il est vrai que l'histoire s'était fragmentée en une pluralité d'histoires (biologiques, économiques, linguistiques, etc.)⁸¹. Mais entre ces positivités éclatées, comme entre les cycles différenciés qui les caractérisaient chacune, la connaissance historique restaurait le *Même* par leur commune relation à une *évolution*.

Elle recousait donc ces discontinuités en les parcourant comme les figures successives ou coexistantes d'un même *sens* (c'est-à-dire d'une orientation) et en manifestant dans un texte plus ou moins téléologique l'unicité intérieure d'une direction ou d'un devenir⁸².

Actuellement, elle se juge plutôt à sa capacité de mesurer exactement des *écarts* — non seulement quantitatifs (courbes de populations, de salaires ou de publications) mais qualitatifs (différences structurales) — par rapport à des constructions formelles présentes. En d'autres termes, elle a pour conclusion ce qui était la forme de l'*incipit* dans les récits historiques anciens : « Autrefois, *ce n'était pas* comme aujourd'hui. » Cultivée méthodiquement, cette distance (« ce n'était pas... ») est devenue le résultat de la recherche, au lieu d'en être le postulat et la question. Aussi bien le « sens » est-il, par hypothèse, éliminé des champs scientifiques au fur et à mesure qu'ils sont constitués. La connaissance historique met donc au jour non un sens, mais les *exceptions* que fait apparaître l'application de modèles économiques, démographiques ou sociologiques à diverses régions de la documentation. Le travail consiste à *produire du négatif*, et qui soit *significatif*. Il est spécialisé dans la fabrication de ces *différences pertinentes* que permettent de « sortir » une rigueur plus grande dans les programmations et leur exploitation systématique.

2. Proche de ce premier aspect, le second concerne l'élément dont à bon droit on a fait la spécialité de l'histoire : le *particulier* (que G.R. Elton distingue justement de « l'individuel »). S'il est vrai que le particulier spécifie à la fois l'attention et la recherche historiques, ce n'est pas en tant qu'il est un objet pensé, c'est parce qu'il est au contraire la *limite du*

pensable. N'est pensé que l'universel. L'historien s'installe sur la frontière où la loi d'une intelligibilité rencontre sa limite comme ce qu'elle ne cesse d'avoir à surmonter en se déplaçant, et ce qu'elle ne cesse de retrouver sous d'autres formes. Si la « compréhension » historique ne s'enferme pas dans la tautologie de la légende ou ne fuit pas dans l'idéologie, elle a pour caractéristique non pas premièrement de rendre pensables des séries de données triées (bien que ce soit là sa « base »), mais de *ne jamais renoncer au rapport que ces « régularités » entretiennent avec des « particularités »* qui leur échappent. Le détail biographique, une toponymie aberrante, une chute locale de salaires, etc. : toutes ces formes de l'exception, symbolisées par l'importance du nom propre en histoire, renouvellent la tension entre les systèmes explicatifs et le « ça » encore inexpliqué. Et désigner ça comme un « fait » n'est qu'une manière de nommer l'incompris ; c'est un *Meinen* et non un *Verstehen*. Mais c'est aussi maintenir comme nécessaire ce qui est encore l'impensé⁸³.

Sans doute faut-il rattacher à cette expérience le pragmatisme qui veille en chaque historien, et qui le porte si vite à tourner la théorie en ridicule. Mais il serait illusoire de croire que la seule mention « c'est un fait », ou « c'est arrivé », équivaille à une compréhension. La chronique ou l'érudition qui se contente d'additionner des particularités ignore seulement la loi qui l'organise. Ce discours, comme celui de l'hagiographie ou des « faits divers⁸⁴ », ne fait qu'illustrer en mille variantes les antinomies *générales* propres à une rhétorique de l'exceptionnel. Il tombe dans la platitude de la répétition. En réalité, la particularité a pour ressort de jouer sur le fond d'une formalisation explicite ; pour fonction, d'y introduire une interrogation ; pour signification, de renvoyer à des

actes, à des personnes, et à tout ce qui reste encore extérieur au savoir comme au discours.

3. Le lieu que l'histoire crée en combinant le modèle à ses écarts ou en jouant sur les frontières de la régularité représente un troisième aspect de sa définition. Plus importante que la référence au passé est son introduction au titre d'une distance prise. Une faille est insinuée dans la cohérence scientifique d'un présent, et comment pourrait-elle l'être effectivement sinon par quelque chose d'objectivable, le passé, qui a pour fonction de signifier l'altérité? Même si l'ethnologie a partiellement relayé l'histoire dans cette tâche d'instaurer une *mise en scène de l'autre* dans le présent — raison pour laquelle ces deux disciplines entretiennent des relations toujours très étroites —, le passé est d'abord le moyen de *représenter une différence*. L'opération historique consiste à découper le donné selon une loi présente qui se distingue de son « autre » (passé), à prendre de la distance par rapport à une situation acquise et à marquer ainsi par un discours le changement effectif qui a permis cette distanciation.

Elle a un double effet. D'une part, elle historicise l'actuel. À proprement parler, elle présente une situation vécue. Elle oblige à expliciter le rapport de la raison régnante à un *lieu* propre qui, par opposition à un « passé », devient le présent. Une relation de réciprocité entre la loi et sa limite engendre simultanément la différenciation d'un présent et d'un passé.

Mais d'autre part, la figure du passé garde sa valeur première de représenter *ce qui fait défaut*. Avec un matériau qui, pour être objectif, est nécessairement *là*, mais connotatif d'un passé dans la mesure où d'abord il renvoie à une absence, elle introduit aussi la faille d'un futur. Un groupe, on le

sait, ne peut exprimer ce qu'il a devant lui — ce qui manque encore — que par une redistribution de son passé. Aussi l'histoire est-elle toujours ambivalente : la place qu'elle taille au passé est également une manière de *faire place à un avenir*. Comme elle vacille entre l'exotisme et la critique au titre d'une mise en scène de l'autre, elle oscille entre le conservatisme et l'utopisme par sa fonction de signifier un manque. Sous ses formes extrêmes, elle devient, dans le premier cas, légendaire ou polémique ; dans le second, réactionnaire ou révolutionnaire. Mais ces excès ne sauraient faire oublier ce qui est inscrit dans sa pratique la plus rigoureuse, celle de *symboliser la limite* et par là de *rendre possible un dépassement*. Le vieux slogan des « leçons de l'histoire » reprend lui-même une signification dans cette perspective, si, laissant de côté une idéologie d'héritiers, on identifie la « morale de l'histoire » à cet interstice créé dans l'actualité par la représentation de différences.

III. UNE ÉCRITURE

La représentation — mise en scène littéraire — n'est « historique » que si elle s'articule sur un *lieu social* de l'opération scientifique, et si elle est, institutionnellement et techniquement, liée à une *pratique de l'écart* par rapport aux modèles culturels ou théoriques contemporains. Il n'y a pas de récit historique là où n'est pas explicitée la relation à un corps social et à une institution de savoir. Encore faut-il qu'il y ait « représentation ». L'espace d'une figuration doit être composé. Même si on laisse de côté tout ce qui concerne à proprement parler une analyse structurale du discours historique⁸⁵, il reste

à envisager l'opération qui fait passer de la pratique investigatrice à l'écriture.

1. L'inversion scripturaire

Le *writing*⁸⁶, ou la *construction d'une écriture* (au sens large d'une organisation de signifiants) est un passage à bien des égards étrange. Il conduit de la pratique au texte. Une transformation assure le transit depuis l'indéfini de la « recherche » à ce que H.-I. Marrou appelle la « servitude » de l'écriture⁸⁷. « Servitude », en effet, car la fondation d'un espace textuel entraîne une série de distorsions par rapport aux procédures de l'analyse. Avec le discours, semble s'imposer une loi contraire aux règles de la pratique.

La première contrainte du discours consiste à prescrire pour commencement ce qui, en réalité, est un point d'arrivée, et même un point de fuite dans la recherche. Alors que celle-ci débute dans l'actualité d'un lieu social et d'un appareil institutionnel ou conceptuel déterminés, l'exposé suit un ordre *chronologique*. Il prend le plus ancien comme point de départ. En devenant un texte, l'histoire obéit à une seconde contrainte. La priorité que la pratique donne à une tactique de l'écart par rapport à la base fournie par des modèles semble contredite par la *clôture* du livre ou de l'article. Alors que la recherche est interminable, le texte doit avoir une fin, et cette structure d'arrêt remonte jusqu'à l'introduction, déjà organisée par le devoir de finir. Aussi l'ensemble se présente-t-il comme une architecture stable d'éléments, de règles et de concepts historiques qui font système entre eux et dont la cohérence relève d'une unité désignée par le nom propre de l'auteur. Enfin, pour s'en tenir à quelques exemples, la représentation scripturaire est « pleine » ; elle comble ou oblitère les lacunes qui constituent au contraire le

principe même de la recherche, toujours aiguïsée par le manque. Autrement dit, par un ensemble de figures, de récits et de noms propres, elle rend *présent*, elle représente ce que la pratique saisit comme sa limite, comme exception ou comme différence, comme passé. À ces quelques traits — l'inversion de l'ordre, le renfermement du texte, la substitution d'une présence de sens au travail de la lacune —, se mesure la « servitude » que le discours impose à la recherche.

L'écriture serait-elle donc l'image inversée de la pratique ? Elle aurait, comme dans les cryptographies, dans les jeux d'enfants ou dans les imitations de monnaie par les faussaires, valeur d'*écriture en miroir*⁸⁸, fiction fabricatrice de tromperie et de secret, traçant le chiffre d'un silence par l'inversion d'une pratique normative et de sa codification sociale. Il en va ainsi des *Miroirs de l'histoire*. Certes, ils cachent leur rapport à des pratiques qui ne sont plus historiques mais politiques et commerciales, mais, en se servant d'un passé pour dénier le présent qu'ils répètent, ils mettent à part quelque chose d'étranger aux relations sociales actuelles, ils *produisent du secret* dans le langage ; leurs jeux désignent un retrait qui peut se raconter en légendes inversant les conduites du travail et prenant leur place. L'écriture en miroir est sérieuse à cause de ce qu'elle fait — dire autre chose par le renversement du code des pratiques — ; elle est illusoire seulement dans la mesure où, faute de savoir ce qu'elle fait, on identifierait son secret à ce qu'elle met dans le langage et non à ce qu'elle en soustrait.

En fait, l'écriture historique — ou historiographie — reste contrôlée par les pratiques dont elle résulte ; bien plus, elle est elle-même une pratique sociale qui fixe à son lecteur une place bien déter-

minée en redistribuant l'espace des références symboliques et en imposant ainsi une « leçon » ; elle est didactique et magistérielle. Mais en même temps, elle fonctionne comme image inversée ; elle fait place au manque et elle le cache ; elle crée ces récits du passé qui sont l'équivalent des cimetières dans les villes ; elle exorcise et avoue une présence de la mort au milieu des vivants. Jouant sur les deux tableaux, à la fois contractuelle et légendaire, écriture performative⁸⁹ et écriture en miroir, elle a le statut ambivalent de « faire l'histoire », comme l'a montré Jean-Pierre Faye⁹⁰, et pourtant de « raconter des histoires », c'est-à-dire d'imposer les contraintes d'un pouvoir et de fournir des échappatoires. Elle « instruit » en « divertissant », disait-on. À préciser quelques aspects de la construction historiographique, les relations de différence et de continuité que l'écriture entretient avec une discipline de travail peuvent apparaître mieux⁹¹, mais aussi sa fonction sociale comme pratique.

En effet, se détachant du labeur quotidien, des aléas, des conflits, des combinaisons de micro-décisions qui caractérisent la recherche concrète, le discours se situe hors de l'expérience qui le crédite ; il se dissocie du *temps qui passe*, il oublie l'écoulement des travaux et des jours, pour fournir des « modèles » dans le cadre « fictif » du *temps passé*. On a montré ce qu'avait d'arbitraire cette construction. Problème général. Ainsi, le « *Cahier rouge* » de Claude Bernard (1850-1860) représente une chronique déjà distante de l'expérience effective en laboratoire, et la théorie, l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), est à son tour décalée, simplificatrice et réductrice par rapport au « *Cahier*⁹² ». Entre mille autres, cet exemple montre le passage de la pratique à la chronique et de la chronique à une didactique. Seule,

une distorsion permet l'introduction de l'« expérience » dans une autre pratique, également sociale, mais symbolique, scripturaire, qui substitue l'autorité d'un savoir au travail d'une recherche. Qu'est-ce que *fabrique* l'historien lorsqu'il devient *écrivain* ? Son discours même doit l'avouer.

2. La chronologie, ou la loi masquée

Les résultats de la recherche s'exposent selon un ordre chronologique. Certes, la constitution de séries, l'isolement de « conjonctures » globales, tout comme les techniques du roman ou du cinéma, ont assoupli la rigidité de cet ordre, permis l'instauration de tableaux synchroniques et renouvelé les moyens traditionnels de faire jouer entre eux des moments différents. Il n'en reste pas moins que toute historiographie pose un *temps des choses* comme le contrepoint et la condition d'un *temps discursif* (le discours « avance » plus ou moins vite, il s'attarde ou se précipite). Moyennant ce temps référentiel, elle peut condenser ou étendre son propre temps⁹³, produire des effets de sens, redistribuer et codifier l'uniformité du temps qui coule. Cette différence a déjà la forme d'un dédoublement. Elle crée du jeu et fournit à un savoir la possibilité de se produire dans un « temps discursif » (ou temps « diégétique », dit Genette) mis à distance du temps « réel ». Le service que le renvoi à ce temps référentiel rend à l'historiographie peut être envisagé sous divers aspects.

Le premier (qui se retrouvera sous d'autres formes), c'est de *rendre compatibles les contraires*. Exemple simple : on peut dire « il fait beau » ou « il ne fait pas beau ». Ces deux propositions ne peuvent pas être tenues à la fois, mais seulement *l'une ou l'autre*. Par contre, si l'on introduit la différence de temps de manière à transformer les deux propositions en

«hier, il faisait beau» et «aujourd'hui, il ne fait pas beau», il devient légitime de tenir ensemble *l'un et l'autre*. Les contraires sont donc compatibles dans le même texte à condition qu'il soit *narratif*. La temporalisation crée la possibilité de rendre cohérents un «ordre» et son «hétéroclite». Par rapport à «l'espace plat» d'un système, la narrativisation crée une «épaisseur» qui permet de placer, à côté du système, son contraire ou son reste. Une mise en perspective historique autorise donc l'opération qui, de la même place et dans le même texte, substitue la conjonction à la disjonction, tient ensemble des énoncés contraires et, plus largement, surmonte la différence entre un ordre et ce qu'il laisse hors de soi. Aussi est-elle l'instrument par excellence de tout discours qui vise à «comprendre» des positions antinomiques (il suffit que l'un des termes en conflit soit classé comme passé), à «réduire» l'élément aberrant (il devient un cas «particulier» qui s'inscrit comme détail positif dans un récit) ou à tenir pour «manquant» (à une autre période) ce qui échappe à un système du présent et y fait figure d'étrangeté.

Mais cette temporalisation qui esquivait de la sorte les limites imposées à toute rigueur et compose une scène sur laquelle les incompatibles peuvent jouer ensemble, elle se paie de sa réciproque: le récit ne peut garder du syllogisme que son apparence; là où il explique, il est enthymématique⁹⁴, il «fait semblant» de raisonner. Certes il préserve ainsi, en maintenant le rapport d'une raison avec ce qui se passe hors d'elle, sur ses bords, la possibilité d'une science ou d'une philosophie (il est heuristique), mais, comme tel, il en occupe le lieu et il en cache l'absence. On peut aussi se demander qu'est-ce qui autorise l'historiographie à se constituer en synthèse des contraires, si ce n'est pas une rigueur rationnelle. En fait, si l'on

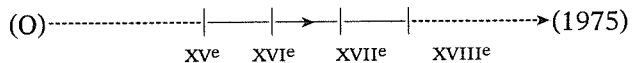
adopte les distinctions de Benveniste entre «discours» et «récit⁹⁵», elle est un *récit* qui fonctionne en fait comme *discours* organisé par la *place* des «interlocuteurs» et fondé sur celle que se donne l'«auteur» par rapport à ses lecteurs. C'est la place d'où il se produit qui autorise le texte, et, avant tout autre signe, le recours à la chronologie l'avoue.

La chronologie indique un second aspect du service que le temps rend à l'histoire. Elle est la condition de possibilité du découpage en périodes. Mais (au sens géométrique), elle rabat sur le texte l'image inversée du temps qui, dans la recherche, va du présent au passé. Elle en suit la trace à rebours. L'exposé historique suppose le choix d'un nouvel «espace vectoriel» qui transforme le sens de parcours du vecteur temps et inverse son orientation. Ce renversement semble seul rendre possible l'articulation de la pratique sur l'écriture. S'il indique une ambivalence du temps⁹⁶, il pose d'abord ici le problème d'un *recommencement*: où l'écriture commence-t-elle? Où s'établit-elle pour qu'il y ait historiographie?

À première vue, elle conduit le temps vers le moment du destinataire. Elle construit ainsi la place du lecteur en 1975. Du fond des âges, elle vient à lui. Qu'elle participe ou non à une thématique du progrès, qu'elle draine les longues durées ou raconte une suite d'«épistémè», enfin quel que soit son contenu, l'historiographie travaille à rejoindre un présent qui est le terme d'un parcours plus ou moins long sur la trajectoire chronologique (l'histoire d'un siècle, d'une période ou d'une série de cycles). Le présent, postulat du discours, devient le *revenu* de l'opération scripturaire: le lieu de production du texte se mue en lieu produit par le texte.

Le récit a pourtant sa duplicité. La chronologie de l'ouvrage d'histoire n'est qu'un segment limité (par

exemple, on décrit l'évolution du Languedoc du ^{xv}e au ^{xviii}e siècle), prélevé sur un axe plus vaste qui le déborde de part et d'autre.



D'un côté, la chronologie vise le moment présent à travers une distance — la demi-droite laissée en blanc, définie seulement dans son origine (du ^{xviii}e siècle à nos jours). De l'autre, elle suppose une série finie dont les termes restent incertains; elle postule en dernier ressort le recours au concept vide et nécessaire d'un point zéro, origine (du temps) indispensable à une orientation⁹⁷. Le récit inscrit donc sur toute la surface de son organisation cette référence initiale et insaisissable, condition de possibilité de son historicisation. En permettant à l'actualité de « tenir » dans le temps et finalement de se symboliser, il l'établit dans une relation nécessaire à un « commencement » qui n'est *rien*, ou qui n'a pour rôle que d'être une limite. La mise en place du récit véhicule partout un rapport tacite à quelque chose qui ne peut avoir lieu dans l'histoire — un non-lieu fondateur —, et sans quoi pourtant il n'y aurait pas historiographie. L'écriture disperse dans la mise en scène chronologique la référence de tout le récit à un non-dit qui est son postulat.

Ce non-lieu marque l'interstice entre la pratique et l'écriture. La césure qualitative entre l'une et l'autre est sans doute manifestée par le fait que l'écriture dé-nature et inverse le temps de la pratique. Mais seul un silencieux passage à la limite pose effectivement leur différence. Un zéro du temps articule l'une sur l'autre. Il est le seuil qui conduit de la fabrication de l'objet à la construction du signe.

Ce rien initial trace le retour déguisé d'un passé étranger. On pourrait dire qu'il est le mythe mué en postulat de la chronologie — à la fois effacé du récit et partout supposé, inéliminable. Un rapport nécessaire à l'autre, à ce « zéro » mythique demeure inscrit dans le contenu avec toutes les transformations de la généalogie, avec toutes les modulations des histoires dynastiques ou familiales d'une politique, d'une économie ou d'une mentalité. Pour que le récit « descende » jusqu'au présent, il faut qu'il s'autorise plus haut en un « rien » dont l'*Odyssée* déjà donnait la formule : « Nul ne sait par lui-même qui est son père⁹⁸. » Chassé du savoir, un revenant s'insinue dans l'historiographie et en détermine l'organisation : c'est ce qu'on ne sait pas, ce qui n'a pas de nom propre. Sous la forme d'un passé qui n'a pas de place désignable, mais ne peut être éliminé, c'est la *loi de l'autre*⁹⁹.

« Toujours la loi tire ressource de ce qui s'écrit¹⁰⁰. » Si l'historiographie résulte d'une opération actuelle et localisée, en tant qu'écriture elle répète un autre commencement, celui-là impossible à dater ou à représenter, postulé par le déploiement à première vue si simple de la chronologie¹⁰¹. Elle double le temps gratifiant — le temps qui vient vers vous, lecteurs, et valorise votre place — avec l'ombre d'un temps interdit. L'*absence* par quoi *commence* toute littérature inverse (et permet) la manière dont le récit se remplit de sens et dont le discours fixe une place au destinataire. Les deux se combinent, et l'on verra que l'historiographie tire sa force de muer la généalogie en message et de se situer « plus haut » que le lecteur du fait d'être plus proche de ce qui autorise. Le texte tient ensemble les contradictoires de ce temps instable. Il en restaure discrètement l'ambivalence. Il trahit en sourdine le contraire du « sens »

par lequel le présent prétend comprendre le passé. Certes, au contraire de ce qu'elle fait quand elle se prend elle-même pour objet, cette écriture n'avoue pas qu'elle est « travail de la négation ». Elle en témoigne pourtant. La construction du sens s'articule sur son contraire. Ici même, le langage de l'écrivain « ne présente pas en rendant présent ce qu'il montre, mais en le montrant derrière tout, comme le sens et l'absence de ce tout ¹⁰² ».

Quand il est historique, le récit résiste pourtant à la séduction du commencement; il ne consent pas à l'Éros de l'origine. Il n'a pas pour but, comme le mythe, de mettre en scène l'autorité nécessaire et perdue, sous la figure d'un événement qui n'a pas eu lieu ¹⁰³. Il ne dit pas ce qu'il suppose, car il a pour objectif de faire place à un *travail*. La loi *transite* seulement par une étude particulière, dont l'organisation assure le rapport entre les termes (l'origine, le présent) laissés hors champ.

3. La construction dédoublée

Parmi les problèmes qu'ouvre le récit envisagé comme discursivité ¹⁰⁴, certains concernent plus spécifiquement la construction de l'historiographie. Ils relèvent d'un *vouloir* auquel la temporalisation fournit un cadre en permettant de tenir ensemble des contradictions sans avoir à les résoudre. Ce propos « globalisant » est partout à l'œuvre. Il renvoie finalement à une volonté politique de gérer des conflits et de les régler d'une seule place. Littérairement, il produit des textes qui, de diverses façons, ont la double caractéristique de combiner une *sémantisation* (l'édification d'un système de sens) à une *sélection* (ce tri a son principe dans le lieu où un présent se sépare d'un passé), et d'ordonner une « *intelligibilité* » à une *normativité*. Quelques traits

concernant d'abord son statut dans une typologie des discours, puis l'organisation de son contenu, préciseront le fonctionnement de l'historiographie comme *mixte*.

En vue d'une typologie générale des discours, une première approximation concerne le mode sur lequel s'organise, en chaque discours, le rapport entre son « contenu » et son « expansion ». Dans la *narration*, l'un et l'autre renvoient à un ordre de succession, le temps référentiel (une série A, B, C, D, E, etc. de moments) peut être, dans l'exposé, l'objet d'omissions et d'inversions susceptibles de produire des effets de sens (par exemple, le récit littéraire ou filmique présente la suite : E, C, A, B, etc.). Dans le discours « *logique* », le contenu, défini par le statut de vérité (et/ou de vérifiabilité) assignable à des énoncés, implique entre eux des rapports syllogistiques (ou « *légaux* ») qui déterminent le mode de l'exposé (induction et déduction). Le discours *historique*, lui, prétend donner un contenu vrai (qui relève de la vérifiabilité) mais sous la forme d'une narration.

	contenu	expansion
narration	série temporelle (A, B, C, D, ...)	successivité temporelle (E, C, A, ...)
discours historique	« vérité »	successivité temporelle
discours logique	vérité des propositions	syllogisme (induction, déduction)

Combinant des systèmes hétéroclites, ce discours mixte (fait de deux et situé entre deux) va se construire selon deux mouvements contraires : une *narrativisation* fait passer du contenu à son expansion, des modèles achroniques à une chronologisation, d'une doctrine à une manifestation de type narratif ; inversement une *sémantisation* du matériau fait passer des éléments descriptifs à un enchaînement syntagmatique des énoncés et à la constitution de séquences historiques programmées. Mais ces procédures génératrices du texte ne sauraient cacher le glissement *métaphorique* qui, selon la définition aristotélicienne, opère le « passage d'un genre à l'autre ». Indice de ce mixte, la métaphore est partout présente. Elle affecte l'explication historique d'un caractère enthymématique. Elle déporte la causalité vers la successivité (*post hoc, ergo propter hoc*). Elle fait jouer des rapports de coexistence comme cohérence, etc. La vraisemblance des énoncés se substitue constamment à leur vérifiabilité. D'où l'autorité dont ce discours a besoin pour se soutenir : ce qu'il perd en rigueur doit être compensé par un surcroît de fiabilité.

À cette exigence, on peut rattacher une autre forme du dédoublement. Se pose comme historiographique le discours qui « comprend » son autre — la chronique, l'archive, le document —, c'est-à-dire celui qui s'organise en texte *feuilleté* dont une moitié, continue, s'appuie sur l'autre, disséminée, et se donne ainsi le pouvoir de dire ce que l'autre signifie sans le savoir. Par les « citations », par les références, par les notes et par tout l'appareil de renvois permanents à un langage premier (que Michelet nommait la « chronique »)¹⁰⁵, il s'établit en *savoir de l'autre*. Il se construit selon une problématique de procès, ou de *citation*, à la fois capable de « faire venir » un langage

référentiel qui joue là comme réalité, et de le juger au titre d'un savoir. La convocation du matériau obéit d'ailleurs à la juridiction qui, dans la mise en scène historiographique, se prononce sur lui. Aussi la stratification du discours n'a-t-elle pas la forme du « dialogue » ou du « collage ». Elle combine au singulier du savoir *citant* le pluriel des documents *cités*. Dans ce jeu, la décomposition du matériau (par l'analyse, ou division) a toujours pour condition de possibilité et pour limite l'*unicité* d'une recombinaison textuelle. Le langage cité a ainsi pour rôle d'accréditer le discours : comme référentiel, il y introduit un effet de réel ; et par son effritement, il renvoie discrètement à une place d'autorité. Sous ce biais, la structure dédoublée du discours fonctionne à la manière d'une machinerie qui tire de la citation une vraisemblance du récit et une validation du savoir. Elle produit de la fiabilité.

Elle implique aussi un fonctionnement particulier, épistémologique et littéraire, de ces textes cli-vés. D'une part, si l'on se réfère aux catégories de Karl Popper, il s'agit ici d'« *interprétation* » plutôt que d'« *explication* ». Dans la mesure où le discours reçoit d'un rapport interne à la « chronique » son statut d'en être le savoir, il se construit sur un certain nombre de postulats épistémologiques : la nécessité d'une *sémantisation* référentielle qui lui vient de la culture ; la transcribibilité des langages déjà codés dont il se fait l'interprète ; la possibilité de constituer un métalangage dans la langue même des documents utilisés. Sous ses formes diverses, la citation introduit dans le texte un extra-texte nécessaire. Réciproquement, la citation est le moyen d'articuler le texte sur son extériorité sémantique, de lui permettre d'avoir l'air d'assumer une part de la culture et de lui assurer ainsi une crédibilité référentielle. À cet

égard, la citation n'est qu'un cas particulier de la règle qui rend nécessaire à la production de « l'illusion réaliste » la multiplication des noms propres, des descriptions et du déictique¹⁰⁶. Aussi, pour ne prendre qu'un exemple, les noms propres ont déjà ici valeur de citation. D'emblée, ils sont fiables. Alors que le roman doit peu à peu remplir de prédicats le nom propre qu'il pose à son commencement (tel Julien Sorel), l'historiographie le reçoit rempli (tel Robespierre) et se contente d'opérer un travail sur un langage référentiel¹⁰⁷. Mais cette condition externe d'un savoir de l'autre, ou d'une hétérologie¹⁰⁸, a pour corollaire la possibilité pour le discours lui-même d'être un équivalent d'une sémiotique, un métalangage de langues naturelles, donc un texte qui suppose et manifeste la transcriptibilité de codifications différentes. En fait, ce métalangage se développe dans le lexique même des documents qu'il décode ; il ne se distingue pas formellement (à la différence de ce qui se passe en toute science) de la langue qu'il interprète. Il ne peut donc pas contrôler la distance du niveau d'analyse qu'il prétend tenir, ni constituer en champ propre et univoque les concepts qui l'organisent. Il se raconte *dans* le langage de son autre. Il joue avec lui. Le statut de métalangage est donc le postulat d'un « vouloir comprendre ». C'est un a priori plutôt qu'un produit. L'interprétation a pour caractéristique de reproduire à l'intérieur de son discours dédoublé le rapport entre un lieu de savoir et son extériorité.

En citant, ce discours transforme le cité en source de fiabilité et en lexique d'un savoir. Mais par là même, il place le lecteur dans la position de ce qui est cité ; il l'introduit dans le rapport entre un savoir et un non-savoir. Autrement dit, le discours produit un contrat énonciatif entre le destinataire et le desti-

nataire. Il fonctionne comme discours didactique, et cela d'autant mieux qu'il dissimule le lieu d'où il parle (il efface le *je* de l'auteur), qu'il se présente sous la forme d'un langage référentiel (c'est le « réel » qui vous parle), qu'il raconte plus qu'il ne raisonne (on ne discute pas un récit) et qu'il prend ses lecteurs là où ils sont (il parle leur langage, quoique autrement et mieux qu'eux). Sémantiquement saturé (il n'y a pas de trous dans l'intelligibilité), « pressé » (grâce à « un raccourcissement maximum du trajet et de la distance entre les foyers fonctionnels de la narration »)¹⁰⁹, et serré (un réseau de cataphores et d'anaphores assure d'incessants renvois du texte à lui-même comme totalité orientée), ce discours ne laisse pas d'échappatoire. La structure interne du discours fait chicane. Elle produit un type de lecteur : un destinataire cité, identifié et enseigné par le fait même d'être placé dans la situation de la chronique devant un savoir. En organisant l'espace textuel, elle établit un contrat et organise aussi l'espace social. À cet égard, le discours fait ce qu'il dit. Il est performatif. La ruse de l'historiographie consiste à créer « un discours performatif truqué dans lequel le constat apparent n'est en fait que le signifiant de l'acte de parole comme acte d'autorité »¹¹⁰.

Un troisième aspect du dédoublement ne concerne plus la mixité ni la stratification du discours mais la problématique de sa manifestation, à savoir le rapport entre l'événement et le fait. Sur un sujet aussi débattu, je me contente d'une indication relative à la construction de l'écriture. De ce point de vue, l'événement est ce qui *découpe*, pour qu'il y ait de l'intelligible ; le fait historique est ce qui *remplit* pour qu'il y ait énoncés de sens. Le premier conditionne l'organisation du discours ; le second fournit les signifiants destinés à former, sur mode narratif, une série d'élé-

ments significatifs. En somme, le premier article, et le second épelle.

En effet, qu'est un événement, sinon ce qu'il faut supposer pour qu'une organisation des documents soit possible ? Il est le moyen grâce auquel on passe du désordre à un ordre. Il n'explique pas, il permet une intelligibilité. C'est le postulat et le départ — mais aussi le point aveugle — de la compréhension. « Il a dû se passer quelque chose » là, moyennant quoi on peut construire des séries de faits, ou transiter d'une régularité à une autre. Bien loin d'être le socle ou le repère substantiel sur lequel une information s'appuierait, il est le support hypothétique d'une mise en ordre sur l'axe chronique, la condition d'un classement. Quelquefois, il n'est plus qu'une simple localisation du désordre : alors, on appelle événement ce qu'on ne comprend pas. Par ce procédé, qui permet de ranger l'inconnu dans une case vide préparée à l'avance pour cela et nommée « événement », une « raison » de l'histoire devient pensable. Une sémantisation pleine et saturante est alors possible : les « faits » énoncent, en la créditant d'un langage référentiel ; l'événement en occulte les failles par un mot propre qui s'ajoute au récit continu et en masque les coupures. Autrement dit, l'architecture sérielle joue sur sa contradictoire événementielle comme sur une limite qu'elle nomme *aussi* pour s'édifier en discours didactique, sans interruption et sans lapsus de l'autorité savante. Ces deux éléments sont nécessaires l'un à l'autre : une étrange réciprocité ne pose chacun d'eux que dans un rapport à son *autre*. Mais le texte pose à *la fois* le remplissement de sens et sa condition ; il les conjoint et les nivelle dans l'expansion du discours. Par là, il est global, mais seulement au prix d'un camouflage de cette différence, et grâce au système qui établit d'avance, au titre d'un lieu acquis,

une autorité capable de « comprendre » le rapport entre une organisation de sens (de « faits ») et sa limite (« l'événement »).

En casant l'étrange dans une place *utile* au discours de l'intelligibilité, en exorcisant l'incompris pour en faire le moyen d'une compréhension, l'historiographie n'évite pourtant pas le retour subreptice de ce qu'elle efface de la manifestation. Sans doute peut-on reconnaître ce retour dans le travail d'érosion qui ne cesse de miner les concepts construits par ce discours. Certes, c'est là un mouvement secret dans le texte. Il n'en est pas moins constant, telle une lente hémorragie du savoir. On le saisit, par exemple, à propos de l'ordre qui se présente en une organisation d'unités historiques. La mise en scène scripturaire est assurée par un certain nombre de découpages sémantiques. À ces unités, François Châtelet donne le nom de « concepts », mais des concepts « que l'on pourrait appeler, par analogie avec l'épistémologie des sciences de la nature, des *catégories historiques* »¹¹¹. Elles sont de types très divers : ainsi la *période*, le *siècle*, etc., mais aussi la *mentalité*, la *classe sociale*, la *conjoncture économique*, ou la *famille*, la *ville*, la *région*, le *peuple*, la *nation*, la *civilisation*, ou encore la *guerre*, l'*hérésie*, la *fête*, la *maladie*, le *livre*, etc., sans parler de notions telles que l'*Antiquité*, l'*Ancien Régime*, les *Lumières*, etc. Ces unités entraînent souvent des combinaisons stéréotypées. Un montage sans surprise donne la série : la vie — l'œuvre — la doctrine, ou son équivalent collectif : vie économique — vie sociale — vie intellectuelle. On empile des « niveaux ». On emboîte des concepts. Chaque code a sa logique.

Il ne s'agit pas ici de revenir sur les contraintes sociales¹¹² ou sur les nécessités théoriques et pratiques de programmation¹¹³ qui interviennent dans

la détermination de ces unités, mais plutôt d'en saisir le fonctionnement scripturaire. On dit parfois que l'organisation de ces « concepts » est déclenchée quasi automatiquement par le titre même du texte et qu'elle n'est en somme qu'un cadre, plus ou moins artificiel (finalement, peu importe!), où entasser les trésors de l'information. Dans cette conception, les unités forment le damier d'un étalage dont chaque case doit être remplie. Elles sont en dernier ressort indifférentes aux richesses qu'elles portent : dans le magasin de l'histoire, le contenu seul compte, et non la présentation (pourvu qu'elle soit claire et classique). Mais c'est rendre (ou croire) inerte la composition historiographique, comme si elle arrêta simplement la recherche pour lui substituer le moment de l'addition et procéder à la sommation du capital acquis. L'écriture consisterait à « faire une fin ». En réalité, il n'en est rien dès qu'il y a discours historique. Il impose des règles qui ne sont évidemment pas celles de la pratique, mais, différentes et complémentaires, celles d'un *texte qui organise des lieux en vue d'une production*.

En fait, l'écriture historique compose avec un ensemble cohérent de grandes unités une *structure* analogue à l'architecture de lieux et de personnages dans une tragédie. Mais le système de cette mise en scène est l'espace où le *mouvement* de la documentation, c'est-à-dire des petites unités, sème le désordre dans cet ordre, échappe aux divisions établies et opère une lente érosion des concepts organisateurs. En termes approximatifs, on pourrait dire que le texte est le lieu où s'effectue un travail du « contenu » sur la « forme ». Pour reprendre le mot plus exact de Roussel, il « *produit* en détruisant ». Par la masse mouvante et complexe qu'elle jette dans le découpage historiographique et qui y remue, l'information

semble entraîner une *usure* des divisions classificatoires qui constituent cependant la mise en place du système textuel. Aussi bien, le discours n'est plus « tenu » si l'organisation structurale s'effondre, mais il est historique dans la mesure où un travail bouge et corrode l'appareil conceptuel pourtant nécessaire à la formation de l'espace qui s'ouvre à ce mouvement.

Construction et érosion des unités : toute écriture historique combine ces deux opérations. Il faut poser une architecture économique ou démographique pour qu'apparaissent des mouvances qui l'amollissent, la déplacent et renvoient finalement à un autre ensemble (social, ou culturel). Il faut découper une unité géographique (régionale ou nationale) pour que se manifeste ce qui, de toutes parts, lui échappe. La constitution de « corps » conceptuels par un découpage est à la fois la cause et le moyen d'une lente hémorragie. La structure d'une composition ne retient pas ce qu'elle représente, mais elle doit aussi « tenir » assez pour qu'avec cette fuite soient véritablement mis en scène — « produits » — le passé, le réel ou la mort dont le texte parle. Ainsi se trouve symbolisée la relation du discours avec ce qu'il désigne en le perdant, c'est-à-dire avec le passé qu'il n'est pas mais qui ne serait pas pensable sans l'écriture qui articule des « compositions de lieu » sur une érosion de ces lieux.

La combinaison de *coupures* (les macro-unités) et d'*usures* (le déplacement des concepts) n'est certes qu'un schéma abstrait. Elle ne concerne d'ailleurs pas la structure du discours lui-même, et ne décrit qu'un mouvement de l'écriture, destiné à produire le sens autorisé par le savoir. Mais on peut le reconnaître jusque dans les textes les plus importants de l'historiographie française contemporaine.

Pour expliquer l'apparition d'une conscience nationale en Catalogne — problème que fait «sortir» une étude socio-économique de cette région —, Pierre Vilar pose la connexion du mercantilisme (auquel est liée la formation d'une classe dirigeante) et du nationalisme (instrument utilisé par cette classe en vue d'asseoir une domination politique). Un «lieu» économique est la base d'une très riche analyse. Mais il s'y produit des infiltrations: ainsi, la constatation que le nationalisme croît avec la conscience malheureuse d'une nation menacée¹¹⁴. Cette intervention d'un élément hétérogène n'instaure pas un autre découpage conceptuel, et pas davantage une histoire «globale». Elle bouge la mise en scène initiale du texte. Exemple entre cent du travail d'érosion qui s'opère sur une composition fortement argumentée, et précisément parce qu'elle n'est pas un cadre inerte.

Érosion encore le mouvement qui bouge l'unité beauvaisine fermement tracée par «l'étude régionale» de Pierre Goubert et qui la laisse filer tour à tour vers la Beauce ou vers la Picardie¹¹⁵. Le travail qui déplace le lieu et qui le mêle à ce dont il était distingué esquisse dans le texte une disparition (jamais totale) des concepts, comme s'il conduisait la représentation (toujours maintenue tant qu'il y a texte) jusqu'au bord de l'absence qu'elle désigne.

4. La place du mort et la place du lecteur

Troisième paradoxe de l'histoire: l'écriture met en scène une population de morts — personnages, mentalités ou prix. Sur des modes et avec des contenus différents, elle reste liée à son archéologie du début du xvii^e siècle («un des points zéro de l'Histoire de France» dit P. Ariès¹¹⁶), à la «galerie d'histoire» telle qu'on la voit encore au château de Beauregard¹¹⁷:

une suite de portraits, d'effigies ou d'emblèmes peints sur le mur avant d'être décrits par le texte organise le rapport entre un espace (le musée) et un parcours (la visite). L'historiographie a la même structure de tableaux articulés par une trajectoire. Elle re-présente des morts au long d'un itinéraire narratif.

Bien des indices attestent en histoire cette structure de «galerie». Par exemple, la multiplication des *noms propres* (personnages, localités, monnaies, etc.) et son redoublement dans l'«Index des noms propres»: ce qui prolifère ainsi dans le discours historique, ce sont ces éléments «au-dessous desquels on ne fait plus rien que montrer»¹¹⁸ et par lesquels le *dire* est sur sa limite, au plus proche du *montrer*. Le système signifiant est avec ces noms propres grossi démesurément sur son extrême bord déictique, comme si l'absence même dont il traite le faisait verser du côté où le «montrer» tend à se substituer au «signifier». Mais il y a beaucoup d'autres indices: le rôle de la carte, de la figure ou du graphique; l'importance des vues panoramiques et des «conclusions» récapitulatrices, paysages qui jalonnent le livre, etc., et ce sont là éléments étrangers au traité de sociologie ou de physique.

Faut-il de nouveau reconnaître à ces traits une inversion littéraire des procédures propres à la recherche? La pratique, en effet, trouve le passé sur le mode d'un écart pertinent relatif à des modèles présents. En réalité la fonction spécifique de l'écriture n'est pas contraire, mais différente et complémentaire par rapport à celle de la pratique. Elle peut être précisée sous deux aspects. D'une part, au sens ethnologique et quasi religieux du terme, l'écriture joue le rôle d'un *rite d'enterrement*; elle exorcise la mort en l'introduisant dans le discours. D'autre part, elle a une fonction *symbolisatrice*; elle permet à une

société de se situer en se donnant dans le langage un passé, et elle ouvre ainsi au présent un espace propre : « marquer » un passé, c'est faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles, déterminer négativement ce qui est à *faire*, et par conséquent utiliser la narrativité qui enterre les morts comme moyen de fixer une place aux vivants. Le rangement des absents est l'envers d'une normativité qui vise le lecteur vivant et qui instaure une relation didactique entre le destinataire et le destinataire.

Dans le texte, le passé occupe la place du sujet-roi. Une conversion scripturaire s'est opérée. Là où la recherche effectuait une critique des modèles présents, l'écriture construit un « tombeau »¹¹⁹ pour le mort. La place faite au passé joue donc, ici et là, sur deux types différents d'opération, l'une technique, l'autre scripturaire. C'est seulement à travers cette différence de fonctionnement qu'une analogie peut être retrouvée entre les deux positions du passé — dans la technique de la recherche et dans la représentation du texte.

L'écriture ne parle du passé que pour l'enterrer. Elle est un tombeau en ce double sens que, par le même texte, elle honore et elle élimine. Ici, le langage a pour fonction d'introduire dans le *dire* ce qui ne se *fait* plus. Il exorcise la mort et il la case dans le récit qui lui substitue pédagogiquement quelque chose que le lecteur doit croire et faire. Ce processus se répète sur bien d'autres modes non scientifiques, depuis l'éloge funèbre dans la rue jusqu'à l'enterrement. Mais à la différence d'autres « tombeaux », artistiques ou sociaux, la reconduction du « mort » ou du passé dans un lieu symbolique s'articule ici sur le travail visant à créer dans le présent une place (passée ou future) à remplir, un « devoir faire ».

L'écriture recueille le produit de ce travail. Par là, elle libère le présent, sans avoir à le nommer. Aussi peut-on dire qu'elle fait des morts pour qu'il y ait ailleurs des vivants. Plus exactement, elle reçoit les morts qu'a faits un changement social, afin que soit marqué l'espace ouvert par ce passé et pour qu'il reste possible cependant d'articuler ce qui apparaît sur ce qui disparaît. Nommer les absents de la maison et les introduire dans le langage de la galerie scripturaire, c'est libérer l'appartement pour les vivants, par un acte de communication qui combine à l'absence des vivants dans le langage l'absence des morts dans la maison. Une société se donne ainsi un présent grâce à une écriture historique. L'instauration littéraire de cet espace rejoint donc le travail qu'effectuait la pratique historique.

Substitut de l'être absent, renfermement du mauvais génie de la mort, le texte historique a un rôle performatif. Le langage permet à une pratique de se situer par rapport à son *autre*, le passé. En fait, il est lui-même une pratique. L'historiographie se sert de la mort pour articuler une loi (du présent). Elle ne décrit pas les pratiques silencieuses qui la construisent, mais elle effectue une nouvelle distribution de pratiques déjà sémantisées. Opération d'un autre ordre que celle de la recherche. Par sa *narrativité*, elle fournit à la mort une représentation qui, en installant le manque dans le langage, hors de l'existence, a valeur d'exorcisme contre l'angoisse. Mais, par sa *performativité*, elle comble la lacune qu'elle représente, elle utilise cette place pour imposer au destinataire un vouloir, un savoir et une leçon. En somme, la narrativité, métaphore d'un performatif, trouve précisément appui dans ce qu'il cache : les morts dont elle parle deviennent le vocabulaire d'une tâche à entreprendre. Ambivalence de l'histo-

riographie: elle est la condition d'un faire et la dénégarion d'une absence; elle joue tour à tour comme discours d'une loi (le dire historique ouvre un présent à faire) ou comme alibi, illusion réaliste (l'effet de réel crée la fiction d'une autre histoire). Elle oscille entre «faire l'histoire» et «raconter des histoires», sans être réductible ni à l'un ni à l'autre. Sans doute peut-on reconnaître le même dédoublement sous une autre forme, qui achève l'opération historique à la fois critique et constructrice: l'écriture chemine entre le blasphème et la curiosité, entre ce qu'elle élimine en le constituant comme passé et ce qu'elle organise du présent, entre la privation ou la dépossession qu'elle postule et la normativité sociale qu'elle impose au lecteur à son insu. Par tous ces aspects combinés dans la mise en scène littéraire, elle symbolise le désir que constitue la relation à l'autre. Elle est la marque de cette loi.

Il n'est pas surprenant qu'il se joue ici quelque chose d'autre que le sort ou les possibilités d'une «science objective». Dans la mesure où notre rapport au langage est toujours un rapport à la mort, le discours historique est la représentation privilégiée d'une «science du sujet» et du sujet «pris dans une division constituante»¹²⁰ — mais avec une mise en scène des relations qu'un *corps* social entretient avec son *langage*.

Deuxième partie

PRODUCTION DU TEMPS :
UNE ARCHÉOLOGIE
RELIGIEUSE

